Campagne 1914-1919

HISTORIQUE

du

129e

Régiment d'Infanterie

———

LA MOBILISATION

Il semble superflu de rappeler ici l'état d'âme de la nation dans les derniers jours de juillet 1914. Les bruits les plus divers circulaient de bouche en bouche ; l'émotion qu'avait causée la lâche agression des Empires Centraux contre la Serbie était à son comble, quand arrivèrent : le 1er août, l'ordre de mobilisation, puis, le 3 août, la déclaration de guerre. Malgré la gravité du fait, ce fut un soulagement général.

Cette guerre, dont aucun de nous n'aurait pu prévoir un déchaînement si brusque, partant, si inattendu, comme nous l'acceptions de bon cœur !

Assez de compromis, de soumissions, de bassesses, d'affronts depuis 44 ans. L'arrogance et l'injustice allemandes ne devaient pas dominer le monde : « La Force ne devait pas primer le Droit ». Il fallait en finir.

C'est donc au milieu du plus grand enthousiasme que se firent les opérations de mobilisation.

Ceux qui assistèrent, le 4 août 1914, à la remise des Drapeaux (129e, 329e et 24e R.I.T.) dans la cour de la Caserne Kléber, au Havre, par le Colonel **SALLES**, garderont le souvenir ineffaçable d'une imposante cérémonie. Et c'est devant une foule immense, saluant d'ovations frénétiques le départ de nos fantassins au légendaire pantalon rouge, que les Bataillons du 129e s'embarquèrent les 6 et 7 août.

Le Régiment, composé uniquement de Normands de la Seine-Inférieure et de Parisiens, allait, avec un courage qui ne s'est jamais démenti et un entrain que lui envièrent beaucoup de ses compagnons de combat, ajouter d'immortelles pages de gloire à celles déjà si belles, pourtant, écrites dans les plis de son Drapeau par les « Grognards » des épopées napoléoniennes, ses ancêtres.

Combien sont revenus de ces beaux gars d'août 1914 ? Leur gloire, comme leur sang, a coulé généreusement pour le triomphe de la guerre du Droit. Leurs tombes jalonnent, sur la plupart des champs de bataille français, les rudes étapes de l'acheminement vers la Victoire. Leur souvenir restera à jamais en nos cœurs comme le symbole de l'énergie et de la valeur de notre race : « Vaillante et gaie toujours ».

LA BELGIQUE

Les 8 et 9 août, le Régiment, à l'effectif de 55 officiers et 3.350 hommes de troupe, débarque à Poix-Terron (Ardennes). La 5e Division se concentre dans la région au Sud de Mézières et, pendant

une semaine, le 129e, impatient d'aller de l'avant, cantonne dans les charmants villages de Boulzicourt et de Villers-sur-le-Mont.
Mais l'Allemand a envahi la Belgique par le Nord-Est, déjà Namur est prise, Liège est menacé. La 5e Armée, dont fait partie la 5e Division et le 129e, commence son mouvement vers le Nord.
Le 17 août, le Régiment, qui passe la frontière belge aux accents de la Brabançonne, défile devant le Drapeau. Tous les visages respirent la joie d'avancer enfin et la confiance dans l'issue des combats qui sont proches.
La traversée de la petite ville de Walcourt a lieu au milieu d'une foule en délire ; les hommes sont couverts de fleurs, les musettes s'emplissent de cigares, de chocolat…
Sur tout le parcours, ce n'est qu'un immense cri de : « Vive la France ! Vivent nos libérateurs ! »
Le 129e marche à l'ennemi

CHARLEROI – ROSELIES. — Le 20, le bruit du canon, assez lointain encore, retentit à nos oreilles.
Le lendemain 21, la bataille de Charleroi s'engage.
Le 3e Corps d'Armée a pour mission de protéger et tenir les ponts sur la Sambre ; la 5e Division se trouve en ligne entre Tarciennes et Roselies. La 9e Brigade, impuissante à contenir le flot ennemi qui grossit d'heure en heure, est renforcée dans la nuit du 21 au 22 par la 10e Brigade (129e et 36e R.I.).
Le Colonel Commandant le 129e reçoit l'ordre de contre-attaquer avec deux Bataillons sur le village de Roselies, qui vient d'être pris par des Chasseurs de la Garde Prussienne.
Un peu d'émotion étreint les cœurs, le baptême du feu, tant attendu, va avoir lieu.
Au point du jour, après une courte préparation d'artillerie, les 1er et 3e Bataillons (Commandant **PICARD** et Commandant **AYRAULT**) se portent résolument à l'attaque. Comme à l'exercice, avec un entrain et un ordre parfait, les Compagnies sont déployées en tirailleurs à 800 mètres environ du village, et prennent pour objectif la lisière Sud 1.
A la baïonnette, au plus grand mépris du danger, malgré les mitrailleuses qui crépitent, dans un élan superbe, les deux Bataillons prennent pied dans le village et, pas à pas, maison par maison, progressent vers la lisière Nord de Roselies et de là au pont sur la Sambre.
La défense ennemie est acharnée : les Chasseurs prussiens se sont déjà creusé des tranchées, ont construit des barricades et crénelé les murs des maisons.
Notre progression, d'abord ralentie, est arrêtée à droite ; la 9e Brigade, débordée, doit se replier et le flanc des assaillants de Roselies est fortement menacé.
Une ligne de tirailleurs ennemis débouche du village du Châtelet, prenant Roselies à revers, pendant que des mitrailleuses établies sur un massif de scories nous causent des pertes sévères.
Aussi le Régiment ne peut-il se maintenir dans le village, et vers 10 heures il doit prendre position à 1.200 mètres en arrière, en lisière du Bois de Presles.
Pendant cette journée, qui fut une des plus dures et des plus sanglantes de la campagne, le 129e fit front à des forces dix fois supérieures, les traits d'héroïsme individuels furent légion.
Le Commandant **PICARD**, commandant le 1er Bataillon, voit tomber successivement autour de lui tous ses agents de liaison ; il fait coucher tout son monde et reste seul debout pour observer, jusqu'à ce qu'il tombe à son tour, mortellement frappé.
Le Capitaine **AUDIAT**, adjoint au colonel, se porte en avant pour se renseigner sur la situation ; il trouve son ancienne Compagnie (la 1re) privée de ses Chefs, en prend le commandement et la ramène à l'attaque. Il tombe héroïquement, en enlevant ses hommes pour l'assaut.
Le Capitaine **VACHETTE**, seul debout au milieu de ses hommes, tombe en faisant le coup de feu.
Les pertes sont cruelles, mais l'espoir est grand encore et le moral reste intact.

1 A signaler le fait suivant, qui dénote déjà l'inobservance des lois de la guerre par les Allemands : « Nos tirailleurs, progressent vers Roselies, laissant derrière eux, sans s'en préoccuper, une maison protégée par la Croix de Genève. Ils n'ont pas dépassé cette maison de 50 mètres, qu'une mitrailleuse ennemie, qui y était installée, leur tire dans le dos ».

LE CHÂTELET. — Le même jour, le Bataillon **CUNIER** (2e Bataillon), mis à la disposition du Général Commandant la 9e Brigade, prend une part active au combat du Châtelet.
La 9e Brigade, soumise à un tir d'artillerie violent, évacue le Châtelet, et l'Infanterie ennemie menace le flanc droit de la 10e Brigade.
C'est à ce moment qu'une Brigade algérienne renforce la ligne et que, d'un commun élan, tirailleurs, zouaves, fantassins, bondissent en avant à la baïonnette, dans un suprême effort, pour rétablir la situation.
Le 2e Bataillon du 129e attaque entre le Châtelet et Rouffois.
Malheureusement, le tir des mitrailleuses ennemies, bien retranchées, cause dans nos rangs des pertes sérieuses. Notre élan est brisé, mais l'ennemi n'avance pas.
A midi, la 9e Brigade, recevant l'ordre de retraite, se replie, entraînant avec elle les éléments du 2e Bataillon.

HANZINELLE. — Le soir du 22 août, le Régiment, rassemblé, s'installe avec le 36e en cantonnement-bivouac, à Hanzinelle.
La Brigade a reçu l'ordre de tenir, coûte que coûte, ce village. Les hommes le savent, ils sont prêts à tous les sacrifices, et, dans ces heures difficiles, loin de se laisser aller au découragement, tous gardent un esprit merveilleux.
Le village d'Hanzinelle est mis en état de défense.
Toute la journée du 23, il est soumis, par l'ennemi, à un bombardement sévère, mais l'attaque ne se produit pas.
Le 129e, par ordre, se retire le lendemain 24, à l'aube, ne laissant ni un blessé, ni un prisonnier aux mains des Allemands.
La retraite est commencée…

LA RETRAITE

Du 24 au 28 août, c'est la retraite générale dans la direction du Sud-Ouest.
Elle fut des plus pénibles pendant ces cinq journées.
Harassés, privés de sommeil, exténués par les durs combats des jours précédents, les hommes vont, tels des automates, sans un mot, sans une pensée, et les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres.
Du repos ! des haltes horaires ! il n'y en a plus. On marche deux, trois, quatre heures de suite sans répit. Chacun s'efforce de suivre la colonne et de résister à la fatigue. Il faut marcher.
Les longs et pitoyables convois des habitants, qui fuient à l'approche de l'Allemand exécré, se mêlent aux colonnes ; les convois d'artillerie se croisent, se coupent, se dépassent, et ajoutent encore au désordre.
Le ravitaillement n'arrive pas. D'ailleurs, pourquoi arriverait-il ? le temps manque aussi bien pour cuire les aliments que pour se reposer.
Quelques hommes, blessés aux pieds par la dureté de la marche, s'arrêtent un instant sur le bord de la route, et s'endorment ! Ceux-là, on ne les reverra plus ; cueillis dans leur sommeil par les patrouilles de Hulans lancées à la poursuite des arrières-gardes françaises, ils vont connaître d'autres souffrances, plus dures, plus longues, dans les geôles allemandes.
Chaque soir, dans le lointain, des lueurs rouges d'incendie jalonnent l'avance de l'envahisseur.
Tristes souvenirs qui hanteront inoubliablement la mémoire de ceux qui les ont vécus.
Cependant le moral de ces hommes, qui ne se sont sentis inférieurs qu'en nombre à l'ennemi, ne faiblit pas.
La frontière belge est passée dans la nuit du 24 au 25.
Le Régiment traverse Fourmies le 26, il est le 27 à Vervins.

Ancestramil

GUISE – LANDIFAY. — Le 28 après-midi, la 5e D.I., rassemblée dans la zone de Puisieux, près Guise (Aisne), reçoit l'ordre de retarder les progrès de l'ennemi.
Le hasard de la retraite fait se rencontrer à Puisieux quelques Compagnies du 329e R.I. et le Régiment. Beaucoup d'hommes reconnaissent des camarades dans ce régiment, composé de purs Normands lui aussi. Il semble qu'on se sente moins seul maintenant ; le 329e est là… les Allemands vont connaître ce que peuvent faire des Normands décidés !
Le 1er Bataillon du Régiment est installé, à 18 heures, le 28 août, sur la ligne Ferme de Louvry – Audigny – Ferme de l'Étang.
Une reconnaissance faite à 19 heures, par la 3e Compagnie, sur le village de Flavigny-le-Grand, est prise sous le feu de mitrailleuses installées dans les premières maisons. Puis l'artillerie ennemie arrose copieusement la Ferme de l'Étang et les lisières Est d'Audigny.
La nuit s'écoule sans incident.
Le lendemain 29, à la faveur du brouillard, les fantassins ennemis, cherchant à s'infiltrer auprès de la Ferme de l'Étang, sont arrêtés et repoussés. À côté de la Ferme Louvry, la 2e Compagnie, tiraillant sur des patrouilles de Hussards de la Mort, « descend » quelques cavaliers et capture 6 chevaux.
Le 47e R.I. vient relever à 7 heures les Compagnies du 1er Bataillon.
A 8 heures, la ligne fléchit entre Audigny et l'Étang. Le Commandant **DUCHEMIN** (1er Bataillon), à la tête d'une Compagnie de son Bataillon, part au pas de course et arrive sur la Place Centrale du village d'Audigny, au moment où les Allemands y débouchent par une rue latérale. Une fusillade meurtrière s'établit, à moins de 100 mètres, entre les deux troupes, tirant debout, à découvert, dans le tas. Les tirailleurs ennemis, surpris de la résistance, se replient précipitamment, abandonnant leurs morts et leurs blessés, pendant que les premiers éléments du 47e R.I. envahissent le village.
De leur côté, les 3e et 2e Bataillons, recevant l'ordre, le 29 au matin, d'occuper la Ferme Bertaignemont, sont accueillis par les mitrailleuses ennemies qui y sont déjà. Après un mouvement de repli, pour permettre à l'artillerie française de préparer l'assaut, le 3e Bataillon (Commandant **AYRAULT**) prolongeant le 74e R.I., parvient à la Ferme, en feu, que l'ennemi a abandonnée.
Malheureusement la liaison entre l'artillerie et l'infanterie n'existant pas, les obus français continuent à tomber, ainsi que les obus ennemis, dans Bertaignemont. Le Commandant **AYRAULT** tombe mortellement frappé, et la position, intenable, doit être évacuée.
La pression de l'ennemi augmente d'instant en instant, et les éléments épars de tous les Régiments de la Division sont refoulés, pas à pas, sur le village de Landifay.
A Landifay, sous les ordres du Général commandant la 10e Brigade, une contre-attaque vigoureuse permet aux Compagnies du 36e, du 129e, du 74e, mélangées, d'arrêter l'ennemi. Ce mouvement permet également au 1er Corps, qui prononce une attaque sur la droite, de gagner du terrain et d'endiguer, pour quelques heures, la poussée de l'ennemi.
Le Régiment bivouaque dans le bois de Landifay et, par ordre, dans la nuit, reprend sa retraite vers le Sud.
Cette seconde partie de la retraite paraîtra à tous moins dure que la première. Maintenant, chacun sent que c'est par une volonté suprême et dans un seul but de manœuvre que la marche vers l'arrière est reprise. Dans le plus grand ordre, les colonnes s'écoulent vers la Marne, et si le ravitaillement n'est pas toujours distribué, si les fatigues sont dures, le moral, lui, reste intact et les esprits s'ouvrent à toutes les espérances.
Le Régiment traverse Crécy-sur-Serre le 30 août, puis Laon le 31.
Le 31, le Général **MANGIN** remplace le Général **VERRIER** à la tête de la 5e Division.
Le 1er septembre, à Chamouille, le 129e reçoit le premier renfort venu du dépôt.
Puis, après la traversée de Chatillon-sur-Marne, le Régiment fait une courte résistance et traverse la Marne à Port-à-Binson, le 3.

Le 4 et le 5, deux dures étapes amènent le 129e à Saint-Genest-en-Brie (Marne), limite extrême de sa retraite.

LA MARNE

Arrivé le soir du 5 septembre dans la région de Saint-Genest (Marne), le Régiment s'établit en formation d'avant-postes.
Des patrouilles de cavalerie ennemie sont signalées à peu de distance, vers le Nord, mais n'inquiètent pas les postes avancés.
Dans la nuit du 5 au 6, la proclamation du Général Joffre est lue aux troupes :
Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Toute troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Un enthousiasme incroyable s'empare alors de ces hommes à bout de forces ; et, de tous ces cerveaux, affaiblis par les fatigues morales supportées sans arrêt depuis deux semaines, jaillit l'élan spontané, le sursaut d'héroïsme qui devaient faire de la Bataille de la Marne, la plus belle, la plus immortelle de nos victoires françaises.

COURGIVAUX. — Le 6 septembre, la 5e Armée, dont fait partie la 5e D.I., engage le combat. Le 129e R.I. reçoit l'ordre d'attaquer sur la ligne Escardes–Courgivaux.
Le 1er Bataillon, engagé le premier, pénètre à midi dans Courgivaux, que les Allemands ont abandonné sans combat. Dans le village dévasté, toutes les maisons ont été pillées par l'ennemi et, des boutiques saccagées, les marchandises se répandent sur le sol, jusque dans la rue.
Le village dépassé vers le Nord, des patrouilles signalent la présence de l'ennemi dans les bois qui se trouvent au N-O. de Courgivaux. Quelques coups de feu sont échangés.
A 14 heures, le 74e R.I. relève le Bataillon du 129e R.I., qui se porte en réserve auprès du Colonel, à la cote 203, Sud de Courgivaux.
A ce moment, la contre-attaque ennemie se produit. Les Allemands tentent un retour offensif énergique sur la ligne Escardes–Courgivaux, bousculent les éléments avancés du 74e R.I. et, en nombreux essaims, progressent rapidement, essayant de tourner Courgivaux par le Sud-Est. Le combat fait rage, des deux côtés la canonnade est vive, les mitrailleuses balaient le terrain, la situation est critique. Le Général MANGIN, avec tout son État-Major, doit faire le coup de feu.
C'est alors qu'une batterie d'artillerie du 43e débouche au galop de la lisière Est de Courgivaux, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, et s'engage dans le vallonnement par où l'infiltration semble devoir être la plus dense. En un clin d'œil, les pièces sont mises en batterie, un feu « fauché » assourdissant est déchaîné. L'effet est immédiat, l'infanterie ennemie est écrasée en quelques minutes ; ceux qui ne sont pas atteints se replient en désordre.
Les hommes du 129e, exploitant cette fuite éperdue et cette aide qu'ils n'attendaient pas, se lancent à la poursuite des Allemands.
Mais les mitrailleuses ennemies viennent de s'installer dans une grosse ferme, au Sud de Courgivaux, et la progression des Compagnies de tête, d'abord ralentie, est définitivement arrêtée à 300 mètres du village.
Le lendemain 7 septembre, dès l'aube, l'attaque est reprise, après un bombardement très efficace de l'artillerie française. Le tir ennemi, dirigé sur nos lignes de tirailleurs, est non moins efficace, et à 7 h ½, il ne reste plus au 1er Bataillon (**DUCHEMIN**), qui est encore en ligne, que 30 hommes valides et 2 officiers.

Qu'importe ! On avance et, entre les éléments de la 9e Brigade, qui progressent dans le bois à l'Ouest du village, et ceux du 74e progressant à l'Est, à 8 heures, le 129e pénètre pour la deuxième fois dans Courgivaux, enlève la Ferme Bel-Air, qui brûle, occupe le cimetière et les premières maisons du village, que l'ennemi abandonne. Puis, arrêt ; des troupes fraîches continuent le mouvement en avant et le Régiment demeure en réserve.
Dans ces deux journées, les faits d'héroïsme individuels furent nombreux.
Le Capitaine **HAAS**, de la 1re Compagnie, tombe glorieusement, debout face à l'ennemi ; le Lieutenant **LATRUFFE**, de la même Compagnie, mortellement blessé et transporté au poste de secours, n'a qu'une préoccupation : le résultat de la bataille. Apprenant que le village est enlevé, il se soulève sur son brancard : « Je meurs content, dit-il. Vive la France ! » puis il retombe pour ne plus se relever.

LA POURSUITE. — Alerté à 17 heures, le 7 au soir, le 129e va bivouaquer à Tréfols (Marne), que l'ennemi en retraite a abandonné dans la journée.
En avant du 129e, le 36e, qui a relevé le Régiment le matin au départ de Courgivaux, est en ligne.
Le 8 au matin, la marche vers le Nord reprend : 36e en tête, 129e ensuite. Marche à travers bois et terre labourée, rendue pénible par la pluie.
A la nuit, l'attaque de Montmirail est projetée ; la 9e Brigade doit dépasser Montmirail par l'Ouest, la 10e Brigade doit exécuter le même mouvement par l'Est, puis les deux Brigades opèreront leur jonction sur le plateau au Nord de la ville.
Le 129e se déploie, et, descendant la rive Sud du Ravin de Montmirail, cherche à passer le pont jeté sur le Petit-Morin. A trois reprises, les mitrailleuses ennemies, bien retranchées, arrêtent l'élan du 2e Bataillon. Puis, à 22 heures, l'attaque étant suspendue, le Régiment bivouaque sous la pluie.
Le 9, à la pointe du jour, l'attaque est reprise, l'artillerie française bombarde les lisières Sud de Montmirail, courte préparation, puis une Compagnie d'avant-garde du 129e commence le mouvement. Elle aborde les premières maisons de la ville, ne rencontrant aucune résistance, et rend compte que, d'après les habitants, les Allemands viennent d'évacuer précipitamment la position.
Le Régiment traverse Montmirail et vient se rassembler avec toute la Division sur le Plateau au Nord de la ville. L'ennemi abandonne peu à peu ses emplacements. C'est l'avance !
Le 10, le 129e traverse Celles-lès-Condé, puis la Marne, au Pont-de-Passy, à 15 heures 30.
Les 11 et 12, la poursuite de l'ennemi continue par Aougny, Lhéry, Méry.
Le 12 au soir, le 129e passe Gueux, enlevé dans la journée par la 9e Brigade, et se porte à l'Est de la route de Gueux–Tilloy, les Bataillons en colonne double, prêts à se porter en avant. Le vent souffle en tempête, chassant une pluie glacée. Des incendies illuminent l'horizon au Nord-Est.
La 10e Brigade se trouve en première ligne, et, par une attaque en direction de la Butte de Brimont, se prépare à exploiter le succès de la 9e Brigade.

COURCY – BRIMONT. — A 5 heures du matin, le 13 septembre, le 129e, prenant une formation d'avant-garde, part en tête de la 5e Division.
La colonne traverse Merfy, puis à partir de Saint-Thierry, prend une formation d'approche.
Un large glacis descend du village de Saint-Thierry jusqu'à la dépression du ruisseau des Fontaines, qu'empruntent le Canal de l'Aisne à la Marne et la voie ferrée de Laon à Reims.
Cette dépression s'étrangle entre le pied du glacis, marqué par le village, le Château de Courcy et le mamelon isolé de Brimont, dont les pentes sont couvertes de bois. Le Canal et la voie ferrée, en profonde tranchée, forment un obstacle qui n'est franchissable qu'en quelques points très espacés. La route de Courcy à Brimont franchit le Canal et la voie ferrée, puis traverse la

Verrerie entre l'usine à droite et les maisons ouvrières à gauche ; elle monte ensuite à travers bois jusqu'au village de Brimont, situé sur la crête.
A la sortie Nord de la Verrerie, un chemin se détache à droite, suit le pied du mamelon et conduit au Château de Brimont, situé dans le fond du vallon descendant du village de Brimont vers le Sud et vers la dépression du Canal.
A 8 heures, le 3e Bataillon traverse Courcy, que l'ennemi bombarde, puis s'avance jusqu'au Château de Courcy.
A midi, ce même bataillon reçoit l'ordre de gagner la Verrerie et de chercher à progresser au-delà.
Du Château de Courcy au pont du Canal, s'étend une plaine nue d'environ 200 mètres ; cette plaine est battue par des mitrailleuses ennemies placées à la lisière du Bois de Brimont et parmi les nombreuses meules de paille qui jalonnent le terrain sur la droite de la Verrerie.
L'ordre est formel. Le 3e Bataillon réussit le tour de force, en se glissant homme par homme, de passer les ponts et d'occuper la Verrerie de Courcy.
Les obus allemands arrosent copieusement les abords du Canal et le village, incendiant quelques maisons.
A 14 heures, le 1er Bataillon part à son tour de Courcy et doit renforcer le 3e Bataillon à la Verrerie. Des tranchées ennemies, établies entre le Bois de Brimont et le Bois Soulains, une fusillade intense interdit l'accès du Canal et de la voie ferrée.
Un à un, rééditant l'exploit du 3e Bataillon, les hommes du 1er se glissent et, à 17 heures, atteignent le talus Nord de la voie ferrée à proximité de la Verrerie.
L'ennemi retranché à 600 mètres en lisière du Bois de Brimont, dans une position dominante continue, par un tir ajusté, à causer des pertes dans nos lignes de tirailleurs.
A la nuit, les maisons ouvrières entourant la Verrerie sont occupées par le 1er Bataillon ; le feu des deux artilleries décroît et chacun se retranche sur ses positions.
Le 14 au matin, des éléments de la 6e D.I., immédiatement à gauche du 129e, occupent l'Écluse.
L'ennemi bombardant Courcy, cherche à détruire les ponts sur le Canal sans y parvenir, mais cause néanmoins quelques pertes aux Compagnies qui occupent la Verrerie et les maisons avoisinantes.
L'attaque est reprise à 13 heures ; l'intervalle de 600 mètres qui sépare les Compagnies d'attaque de la lisière du Bois de Brimont qu'il faut atteindre, est un glacis très battu par les mitrailleuses allemandes de la batterie de Loivre et du Château de Brimont.
La première section qui se risque derrière son Chef, l'Adjudant **GANOT** (3e Compagnie), a franchi le talus du chemin de fer, mais est fauchée avant d'avoir fait vingt pas.
Le bombardement se fait de plus en plus violent.
A son tour, la 5e Compagnie, commandée par le Lieutenant **LEFRANÇOIS**, parvient à traverser les ponts du Canal et occupe la tranchée de la voie ferrée. Mais, pour avancer, il faut une sérieuse préparation d'artillerie.
Cependant sur la droite, dans l'après-midi, un effort du 36e a permis d'occuper le Bois Soulains.
A 14 heures, une violente contre-attaque allemande, débouchant du Bois Soulains, dirigée sur la face Est de la Verrerie, y est arrêtée net par la 10e Compagnie qui occupe cette face.
Dans la nuit du 14 au 15, après un ordre de résistance sur place, le Régiment reçoit contre-ordre. Il doit continuer l'attaque sur Brimont et appuyer le mouvement du 36e sur le Château.
A 2 heures 30, l'attaque se produit. A la faveur de la nuit, un Bataillon du 36e s'est glissé par le Bois Soulains et a occupé le Château de Brimont. Le 1er Bataillon du 129e, qui doit aller le renforcer au Château, voit à deux reprises avorter ses tentatives faites de jour. Les mitrailleuses allemandes de la Ferme de l'Espérance coupent toutes communications entre le Bois Soulains et le Château.
Dans la nuit du 15 au 16, le 1er Bataillon du 129e se porte au Château de Brimont et renforce le Bataillon du 36e qui y est déjà installé.

Le 16, la position du Château est organisée défensivement. Elle est d'ailleurs franchement mauvaise, se trouvant au fond du vallon de Brimont, dominé de tous côtés par les lisières de bois qui cachent les tranchées ennemies fortement occupées.
A midi, une tentative du 2e Bataillon, en direction du Bois de Brimont à l'Ouest de la Verrerie, n'a aucun succès.
A 16 heures, une très forte attaque ennemie se déclenche sur le Bois Soulains et, refoulant les éléments du 36e qui l'occupaient, parvient jusqu'à la voie ferrée, à l'Est et à quelques centaines de mètres de la Verrerie. La situation est critique. La ligne française figure un doigt de gant dont l'extrémité est le Château (1er Bataillon du 129e et 2e Bataillon du 36e). Au Sud du Château, dans une situation tout aussi risquée, se trouve le 3e Bataillon (Verrerie) et la 8e Compagnie, sur la rive Nord du Canal.
Deux contre-attaques, pour dégager le Château de Brimont, tentées, l'une par les éléments du 3e Bataillon, l'autre par ceux du 2e, échouent malgré la vaillance des combattants.
Pendant toute la journée du 17, la garnison du Château de Brimont, sous les ordres du Chef de Bataillon **DUCHEMIN**, du 129e, résiste héroïquement aux tentatives incessantes de l'ennemi. Écrasés par un feu impitoyable de grosse artillerie, soumis à un tir précis des mitrailleuses et des fusils ennemis, n'ayant reçu ni vivres ni munitions depuis cinq jours, les vaillants défenseurs du Château trouvent encore la force de résister à un ennemi dix fois supérieur en nombre. A 16 heures, débordée, encerclée de plus en plus dans la tenaille allemande, la poignée d'hommes qui tient encore n'a plus une cartouche et doit succomber.
Une attaque de nuit, menée sur la Verrerie par des éléments frais de la Garde Prussienne, soutenue par la grosse artillerie qui, sans arrêt, écrase les rives du Canal, a raison de la vaillance des quelques sections qui restent du 3e Bataillon, traverse le Canal et prend pied dans Courcy, coupant toute retraite aux défenseurs de la face Est de la Verrerie.
Dans Courcy, le Capitaine **CUNIER**, commandant le 2e Bataillon, entouré d'ennemis et blessé à coups de baïonnette, est dégagé par l'Adjudant **DELAUNE**, qui le défend à coups de revolver, puis, son barillet vide, se fraie un chemin à coups de sabre ; le Capitaine **CUNIER**, grièvement blessé, ne peut suivre, et l'Adjudant, miraculeusement indemne, parvient seul à rejoindre nos lignes.
Les débris des 10e , 8e et 6e Compagnies (Capitaine **AUBERGE** et Lieutenant **TOUCHARD**), à peine 200 hommes, sont rassemblés en silence auprès de la station de chemin de fer, et, sous les ordres du Capitaine **POUREL**, commandant la 10e Compagnie, s'élancent à la baïonnette sur les Allemands qui tiennent les ponts, les bousculent, et, dans la nuit noire, réussissent à se frayer un passage.
Le poste médical sous les ordres du Médecin-Major **MERCIOLLE** ne cesse de donner des soins aux blessés ; tout entier victime de son dévouement, il tombe aux mains de l'ennemi.
Le 129e, réduit à quelques compagnies, épuisé par les combats et les dures épreuves qui sont sa vie depuis un mois, ne peut se maintenir dans Courcy, que l'ennemi, renforcé sans cesse, a pris en entier.
Il se retranche dans Saint-Thierry et le parc du Château, où il est relevé, dans la nuit du 17 au 18, par des éléments du 1er C.A., venu en renfort. Il se porte ensuite en réserve en cantonnement-bivouac à Merfy.
Après cette affaire, qui fut la dernière de ce que l'on peut appeler la période de mouvement, la guerre entre dans une nouvelle phase : « La période de stabilisation ».

La Guerre de tranchées commence.

LA GUERRE DE TRANCHÉES

SAINT-THIERRY. — Par relèves périodiques, le 129e tient le secteur Saint-Thierry jusqu'au 10 décembre.
Il s'organise en arrière de la route n° 44. Des lignes de tranchées s'ébauchent, reliées bientôt par des boyaux ; puis les premiers fils de fer font leur apparition en avant des premières lignes: un « Secteur » est né.
Pendant de longues semaines, les guetteurs des deux camps s'observent, échangent de rares coups de fusil et, le soir, prennent la pelle et la pioche pour organiser le terrain, s'accrocher au sol et créer un système continu de tranchées et de boyaux qui permettra une résistance plus facile.
Le secteur, agité et fréquemment bombardé dans les premiers jours d'occupation, devient de plus en plus calme ; mais nos patrouilleurs, très actifs, très mordants, affirment leur maîtrise.
Le 19, la cathédrale de Reims brûle et, devant cette profanation, preuve flagrante de la barbarie teutonne, nos « Poilus » ne peuvent retenir le désir de vengeance et les imprécations de haine qui grondent en leur cœur.
En octobre, le Colonel **SALLES** est remplacé par le Colonel **TOPART**, lequel est lui-même remplacé, en novembre, par le Lieutenant-Colonel **THIRY**.
Le 10 décembre, le Régiment, au repos à Merfy, reçoit l'ordre de changement de secteur ; la Division appuie vers l'Ouest et va occuper la partie du front au pied du plateau de Craonne.

LA VILLE-AU-BOIS. — Le 11 au soir, le 129e relève dans le secteur de la Ville-au-Bois le 33e R.I.
Ce secteur, tout aussi calme que le secteur de Saint-Thierry, est tenu par le Régiment, seul, jusqu'au 14 mai 1915.
Les Bataillons alternent en ligne et, périodiquement vont au repos : tantôt à Ventelay, tantôt à Concevreux.
Dans cette région, tout a été organisé dans le style nouveau : tranchées, boyaux, etc…
Les premiers abris du Bois de Beaumarais et l'organisation de l'Éperon du Bois des Buttes, sont restés dans le souvenir des hommes qui ont connu cette époque.
C'est également l'époque des premiers mortiers de tranchées et des corvées de rondins…
Pendant cette période de cinq mois, les Compagnies et les Bataillons se sont reformés, les hommes ont acquis dans l'exécution des patrouilles, sans cesse renouvelées, une grande confiance en eux et en leurs gradés. De l'union intime de la vie et de la pensée des chefs et des hommes est né un véritable sentiment de camaraderie et d'optimisme qui fait du Régiment une « force intelligente ».
Le 129e est prêt pour de nouvelles actions et, comme les premières feuilles verdissent aux arbres de Beaumarais, les échos des glorieuses attaques d'Artois parviennent jusqu'à nous.
En avril, le Lieutenant-Colonel **THIRY** est remplacé par le Lieutenant-Colonel **DENIS-LARROQUE**.
La Division rassemblée dans la région de Fismes, le Régiment est relevé ; puis, le 22, s'embarque en chemin de fer à Jonchery.

L'ARTOIS – NEUVILLE-SAINT-VAAST

Débarqué à Frévent (Pas-de-Calais), le 23 mai 1915, le Régiment s'installe en cantonnement à Baudricourt et Oppy.
Le 25, il est transporté en camions automobiles à la lisière Sud-Ouest du bois d'Habarcq, à 12 kilomètres au Nord-Ouest d'Arras.

Archives familiales

Le soir même, le 129e monte en ligne au Sud-Est de Neuville-Saint-Vaast et relève une brigade du 20e C.A. Sa mission est d'assurer l'inviolabilité du front et de poursuivre l'aménagement du secteur en vue d'attaques prochaines.

Quand on s'engage, à la sortie de Mareuil, dans le boyau qui poursuit son interminable et grisaille perspective de murs de terre vers Thélus et le Bois de la Folie, on est désagréablement impressionné par le silence et la monotonie du lieu. Pendant 9 kilomètres, dans cette plaine nue de l'Artois, le boyau serpente indéfiniment, semble-t-il, et, aux approches des lignes, dans un enchevêtrement de tranchées et de boyaux éboulés, se perd dans le réseau inextricable dit du « Labyrinthe ». De loin en loin, des débris de cadavres où, la nuit, des lueurs phosphorescentes jalonnent la route et apportent la preuve involontaire des luttes sans merci – sanglantes hécatombes – auxquelles donnèrent lieu les attaques d'avril et mai.

Du 30 mai au 3 juin, resserrés entre la 53e D.I., qui attaque jour et nuit la région du «Labyrinthe», et le 36e qui, de son côté, essaie de progresser à l'entrée de Neuville, les 2e et 3e Bataillons du 129e subissent le bombardement intense et incessant par obus de gros calibre, d'un ennemi très agressif. Les pertes sont assez élevées.

Le 1er juin, la Division fait une attaque générale sur Neuville-Saint-Vaast.

Le 1er Bataillon, en réserve, est appelé en renfort du 3e Bataillon du 36z dans Neuville, à gauche du Régiment.

Le Lieutenant **SENOT**, dont la Compagnie se trouve dans la rue principale du village, avisant des tireurs ennemis, à l'abri derrière une barricade, s'élance résolument à l'assaut entraînant avec lui les hommes de son peloton. Dans le corps à corps, le lieutenant est tué, mais la barricade est prise et la situation des Compagnies voisines est améliorée.

Au milieu des grenades asphyxiantes et incendiaires employées par les Allemands, le combat de maison à maison, de cave à cave, continue furieusement.

L'ennemi qui, par la situation de Neuville-Saint-Vaast, veut empêcher toute progression ultérieure vers le Bois de la Folie – c'est-à-dire vers la crête de Vimy et la Plaine de Lens – s'acharne à conserver une position qu'il a, d'ailleurs, extraordinairement fortifiée.

Sous Neuville-Saint-Vaast, toutes les caves ont été renforcées, certaines même bétonnées, des boyaux souterrains relient entre elles les maisons d'un bout du village à l'autre. Chaque maison est, elle-même, un fortin qu'il faut enlever au prix des efforts des plus héroïques et des plus ardus qui soient.

L'artillerie ennemie établie dans le Bois de la Folie balaie de son feu continuel toute la région comprise entre le village, la route de Béthune et l'arrière, jusqu'à Mont-Saint-Éloi. La plaine devient une immense étendue désolée sur laquelle un peu partout montent vers le ciel les panaches sombres de l'explosion des gros obus allemands.

Sous un soleil de plomb, dans le village de Neuville-Saint-Vaast, les admirables « poilus » du 36e et du 129e combattent à la grenade et au revolver – parfois au couteau – au milieu des cadavres ennemis et français, dans une atmosphère empuantie et dans le bourdonnement continuel des mouches qui se posent dessus.

Le 3, les 3e et 4e Compagnies, dans un bel effort, se rendent maîtresses de la Maison d'École, au centre du village et, au prix des plus grands sacrifices, établissent une barricade dans la Grand'Rue, sous une pluie de grenades, malgré le tir meurtrier des mitrailleuses allemandes.

Dans la nuit du 4 au 5, les deux autres Bataillons du 129e, qui étaient depuis le 3 en réserve à la cote 84, viennent remplacer le 1er Bataillon fort éprouvé.

Le Général MANGIN donne l'ordre d'attaquer le reste du village.

Le 5, à 14 heures 35, derrière les Capitaines **CHAUVELOT** et **MÉNAGER**, le 2e Bataillon s'élance, bientôt suivi par le 3e Bataillon.

En quelques minutes, l'objectif assigné au Régiment est atteint.

Le tir de l'artillerie ennemie est terrible ; les pertes sont lourdes, mais les Normands du 129e ont les qualités proverbiales de leur race, ils se cramponnent au terrain et l'organisent avec

l'aide du Génie. La grosse partie du village qui vient d'être prise est jonchée de cadavres ennemis ; la lutte corps à corps a été furieuse, et 30 prisonniers parviennent seulement à l'arrière.
Malheureusement, tout au début de l'action, le vaillant Chef du Régiment, le Colonel **DENIS-LARROQUE**, est tombé, en se rendant compte par lui-même, dans une belle impulsion de son âme de Chef, de la progression de ses unités.
Le Lieutenant **DELAUNE** a été tué, alors que sabre au clair il se ruait à l'assaut d'un élément de tranchée, précédent sa Compagnie de plusieurs pas.
Les Sous-Lieutenants **LEGUY, LEFAVRE, GOUTTE,** le Capitaine **FARCIS**, et combien d'autres, sont tués en pleine action, héroïquement, en entraînant leurs hommes.
L'Adjudant **VILLETTE**, de la 7e Compagnie, part en patrouille avec quatre volontaires. Il atteint la ligne ennemie dans la région du « Portique », entre dans un poste de commandement établi dans une cave, abat à coups de revolver le Capitaine allemand qui se présente, et arrache l'appareil téléphonique. Il fait ensuite sauter un dépôt de grenades et ramène ses quatre hommes indemnes dans nos lignes.
Au cours de cette affaire, la troupe a témoigné d'un tel élan, d'un tel esprit de sacrifice, que rien n'a paru devoir résister à sa fougue.
Plusieurs tentatives de l'ennemi sont repoussées dans la soirée du 5 et dans la nuit du 5 au 6.
Jusqu'au 9 juin, le 129e organise le secteur du village de Neuville, et, dans les conditions les plus difficiles, sous le bombardement qui fait rage, il maintient intégralement ses gains du 5.
A gauche du Régiment, le 8, les 36e et 39e ont repris l'attaque des dernières maisons de Neuville et, le 9 au soir, le Régiment est relevé par une Brigade du 9e Corps.
L'action victorieuse du 129e a été soulignée dans le rapport officiel du Général MANGIN :
La brillante attaque du 129e dans la partie Est du village a ouvert la porte du succès…

Le 129e est amené en autos au Souich, où il se réorganise.
Le 15, il fait étape à Fosseux (Pas-de-Calais) ; le 17, à Villers-Châtel, où il cantonne jusqu'au 20.

SOUCHEZ

Le 20 juin, le 129e est mis à la disposition de la Division Marocaine qui, depuis le 16, est aux prises avec l'ennemi entre Souchez et Givenchy, à la cote 119.
Le Régiment monte en réserve dans l'après-midi du 20, à la « tranchée des 31 abris », à l'Ouest de la route de Béthune.
A la nuit, il reçoit l'ordre de relever, sur la droite de Souchez, un mélange de Compagnies des 276e et 231e. Ces unités ne sont en ligne que depuis deux jours, ayant relevé elles-mêmes les zouaves de l'attaque du 16, mais le bombardement et les pertes sont tels, qu'elles sont trop éprouvées pour assurer la défense du secteur.
La cote 119, attaqué par la Division Marocaine le 16, n'a pas été entièrement réduite ; le village de Souchez, puissamment fortifié, a résisté à tous les efforts. La nouvelle position, en fer à cheval, accrochée à flanc de coteau, dominé de l'Ouest au Nord par les lignes allemandes, est battue de dos par les mitrailleuses ennemies établies dans Souchez. Vers l'Est, les mitrailleuses de la Folie croisent leurs feux avec celles de Souchez. Le Ravin de Souchez enfin, qui par une dépression encaissée sépare la cote 119 de la route de Béthune et de l'éperon du Cabaret Rouge, est un champ de Morts, bouleversé constamment par les obus du Plateau d'Angres, de Givenchy, de la Folie, de Vimy, et balayé par les balles de mitrailleuses.
Un seul boyau d'évacuation et de relève : le boyau International, traverse le ravin. Dans cette unique artère, éventrée par les 150 et 210, prise d'enfilade par l'artillerie de campagne ennemie, les corvées de munitions et les blessés encombrent le passage, de nombreux cadavres gênent la

progression, et les balles de mitrailleuses qui rasent le parapet avec un claquement sec donnent à réfléchir aux audacieux qui voudraient se risquer à découvert.
C'est dans ces conditions que, le 20 au soir, les 1er et 3e Bataillons commencent leur mouvement de relève. Nulle reconnaissance préalable n'ayant pu être faite, le 1er Bataillon et quelques éléments du 3e parviennent seuls en ligne.
Le 2e Bataillon est gardé en réserve dans le Ravin de Souchez, auprès du Colonel **MARTENET** (ce dernier commande le Régiment depuis deux jours).
Le lendemain, dans la nuit du 21 au 22, les unités du 3e Bataillon, qui n'ont pu monter en ligne dans la nuit précédente, continuent le mouvement de relève.
Soudain, alors que les Compagnies se trouvent dans la cohue du boyau International, un barrage d'une violence inouïe se déclenche. Dans la fumée et les nuages de terre projetés par les explosions formidables qui éventrent le sol, le mouvement continue, mais quelques sections seules peuvent arriver en ligne[1].
Après un instant de calme, à une heure, l'attaque ennemie menée par une Division entière, ainsi qu'en font foi les documents allemands tombés entre nos mains, aborde notre position. Les assaillants, en colonne par quatre, poussent des hourras impressionnants.
Superbement, nos hommes résistent dans la tranchée de première ligne ; le barrage d'artillerie française fait du « bon travail » ; l'ennemi, devant l'inutilité de ses efforts, tourne la position et, par le Ravin de Souchez, coupe le boyau International, jusqu'au boyau 123, et tombe sur un Régiment voisin en pleine relève.
Toutes les communications avec l'arrière sont coupées, le P.C. du Colonel est lui-même encerclé.
Jusque dans l'après-midi du 22, à 15 heures, les hommes du 129e établissant des barricades dans les boyaux, se battent comme des lions, un contre dix, à la grenade, et ne perdent pas un pouce de terrain.
A 15 heures, deux Compagnies du 8e Zouaves contre-attaquent à la baïonnette, derrière le Régiment, et, après un sanglant combat corps à corps, dégagent le boyau International, en massacrant les occupant.
Aucun prisonnier n'est resté entre leurs mains, mais trois cents cadavres marquent le prix du déplacement.
La position de la cote 119 est devenue intenable en raison des difficultés insurmontables du ravitaillement et des relèves. Le Régiment reçoit l'ordre de se replier à la nuit, couvert par les Zouaves du 8e Régiment, qui s'établissent sur les pentes Sud du Ravin.
Le mouvement s'exécute sans perte, malgré le tir de l'artillerie. A travers un barrage d'une violence inouïe, les poilus du 129e traversent les lignes tenues par les Zouaves, emportant leurs blessés, ramenant des prisonniers, ne laissant rien aux Allemands qui puisse leur être utile.
Au cours de cette affaire, dans laquelle tous ont montré un égal esprit de sacrifice et le plus grand héroïsme, il convient de signaler la belle conduite du Soldat **LELEU** de la 3e Compagnie, qui, blessé par éclats de grenade, la tête entourée de pansements, tient à rester à son poste de combat et, bravant la douleur, s'emploie, à force de courage et d'énergie, à interdire à la grenade l'avance de l'ennemi, dans un croisement de boyaux.

Le Régiment reste en réserve à la « Tranchée des 31 abris » et, le soir du 23, est relevé.
A son arrivée à Camblain-l'Abbé, le Colonel est chaudement félicité par le général PÉTAIN, alors Commandant du 33e C.A., pour la ténacité, le courage et l'habilité manœuvrière dont a fait preuve le 129e pendant ces dures journées.
De Camblain-l'Abbé, le Régiment se dirige sur Beugin, où il cantonne du 4 au 11 juillet.

1 Le Commandant MAGUIN (2e Bataillon) monte alors en ligne avec les 5e et 7e Compagnies et va occuper la partie de droite du Fer à Cheval. La partie gauche est tenue par les quatre Compagnies du 1er Bataillon.

NEUVILLE-SAINT-VAAST

Le 12 juillet, le 129e relève le 74e R.I. dans la partie Sud de Neuville-Saint-Vaast.
Du 12 au 23 juillet, le Régiment réorganise et tient le secteur sans incidents. Les Bataillons sont en ligne, entre le cimetière de Neuville et la partie gauche du Labyrinthe.
Relevé le 23, il vient au repos, par Ysel-le-Hameau, dans la région de Magnicourt-sur-Conche où, pendant un mois, jusqu'au 22 août, il s'entraîne et reçoit des renforts.
Les premières permissions de quatre jours sont accordées et accueillies partout avec enthousiasme. Les partants sont accompagnés d'un regard d'envie ; mais chacun se rassure : il y aura du bonheur pour tous. La permission devient dès maintenant la juste récompense des peines supportées et des souffrances vécues en commun ; la solitude et l'éloignement ne seront plus la source des angoissantes heures d'attente… sans but, sans espoir. La guerre de tranchée sera supportée désormais, plus gaillardement encore si possible, et si déprimante, si dure soit-elle, chacun en prendra gaiement son parti.

Le 129e cantonne quelques jours à Tilloy-les-Hermaville, Bray, Ecoivres et, le 7 au soir, prend le secteur à gauche (Nord-Ouest) de Neuville-Saint-Vaast.
Pendant neuf jours, du 7 au 16, les préparatifs d'attaque sont poussés activement. Sur tout le front d'Artois, des sapes, qui deviendront des parallèles de départ, s'ébauchent ; des abris légers s'établissent en ligne, des places d'armes, pour masser les sections de soutien, sont creusées. Une activité inaccoutumée préside aux travaux.
Serait-ce la grande attaque ? Déjà, depuis un mois, il est question d'un gros effort tenté vers la fin septembre. De l'arrière, les cuisiniers rapportent les nouvelles les plus captivantes… et les plus fantaisistes ; une artillerie puissante et variée s'établit dans tous les replis de terrain. La plaine d'Artois devient une vaste fourmilière dans laquelle chacun se sent pris d'un grand besoin de travail.
En effet, les nouvelles se précisent, le 16 au soir, le Régiment, relevé, vient au repos à Hermaville et, pendant une semaine, chaque jour, répète les exercices d'attaque et de franchissement de tranchées.
Le 20 septembre, le Général **FOCH**, commandant le Groupe d'Armées du Nord, vient prendre contact avec les Officiers des Régiments de la Division, et en quelques mots leur dit ce qu'il attend d'eux et de leurs hommes : « Une grande attaque va avoir lieu sur le front d'Artois et sur le front de Champagne, une suprême tentative pour essayer de briser le front ennemi… »
Le 23 septembre, avant de monter en ligne à gauche de Neuville-Saint-Vaast, les hommes reçoivent le casque qui, dès ce moment, deviendra leur inséparable compagnon de tranchée. A la nuit, lentement, les Bataillons s'égrènent vers les Rietz et vers les boyaux de Neuville.
Chacun, au Régiment, est bien fixé sur le rôle qu'il a à remplir ; la résolution, calme, se lit sur tous les visages : « Une fois de plus, le jour de gloire est arrivé !… »
Dans chaque Section, dans chaque Escouade, il n'est pas un homme qui ne soit prêt à faire son devoir et à vendre chèrement sa vie.
Vendre sa vie ! Les Prussiens savent ce que cela veut dire pour un Normand !
Depuis plusieurs jours, le canon tonne sans arrêt, les lignes ennemies disparaissent dans la fumée de nos obus… C'est la grande préparation.
Les Compagnies, qui travaillent avec ardeur aux sapes d'attaque, subissent un tir continuel de bombes à ailettes et de torpilles. Avec un esprit admirable, malgré des pertes sensibles, les hommes continuent leur tâche, sans souci du danger.
Le 25 septembre, l'attaque doit se déclencher à midi 25.
Le Régiment est encadré : à droite par un Régiment du 12e Corps, le 50e ; à gauche, par le 36e ; l'attaque doit se produire sur un large front, de la gauche de Notre-Dame-de-Lorette, devant Liévin, à Beaurains, à droite d'Arras.

Le 129e a comme premier objectif : la « Dent de Scie » et la « Tranchée Brune », puis, le « Vert-Halo », la « Tranchée des Saules » et, si possible, le Bois de la Folie.
Dans la brume, dès l'aube, le 25 septembre, les tranchées ennemies allongent leur réseau gris, dans la plaine nue, jusqu'à la Folie, protégées par de puissantes défenses de fil de fer, et semblent défier par leur force tranquille, la masse des assaillants qui se prépare à l'attaque.
Le feu préparatoire de l'artillerie française devient d'une violence inouïe ; à midi, c'est un enfer, les obus rasent les premières lignes, abandonnées momentanément, et s'écrasent dans un bruit assourdissant sur les lignes ennemies. Le Bois de la Folie disparaît dans la fumée, et l'artillerie ennemie, qu'il cache, se tait.
Petit à petit, les Compagnies d'assaut (2e et 3e Bataillons) se portent dans la tranchée de première ligne. Les parallèles de départ n'ont pu être achevées et les hommes seront obligés de sortir, un à un, par les sapes d'attaque. En avant, malgré le tir de notre artillerie, la première tranchée allemande, à 40 mètres, semble intacte, et nos hommes, à qui l'interdiction de tirer un seul coup de fusil a été donnée, voient avec rage les guetteurs allemands, la tête au-dessus de leur tranchée, qui gesticulent et les attendent.
A midi 15, devant Neuville, une équipe spéciale des Pompiers de Paris vient actionner, devant nos premières lignes, plusieurs lance-flammes. Les jets, trop courts, tombent entre les tranchées et la démonstration attire une assez vive fusillade.
Cette fusillade est à peine calmée que, à midi 25, d'un seul bond, la première vague d'assaut du 129e, la baïonnette haute, s'élance en avant.
Immédiatement, de nombreux points de la ligne ennemie, un feu de mitrailleuses, extraordinairement nourri, l'accueille. Les grenades pleuvent comme la grêle, devant la ligne allemande, et nos hommes, surpris dans leur ruée sublime, tournoient, chancellent, et tombent frappés à mort.
Une seconde vague succède, elle n'est pas plus heureuse que la première. Certaines mitrailleuses ennemies exécutent un tir bloqué sur nos têtes de sapes et, un à un, tous ceux qui se présentent s'écroulent foudroyés.
Néanmoins, dans la nappe de balles qui sème effroyablement la mort, quelques éléments se sont accrochés au terrain et, en rampant, cherchent à atteindre la ligne ennemie.
Dans la partie gauche de la « Dent de Scie », en première ligne, quoique privée de ses officiers, tombés au début de l'action, la 10e Compagnie tient bon ; un peu plus à gauche, la 12e Compagnie, qui a vu tomber, blessé, son chef, le Capitaine **CABANEL**, réussit aussi à prendre pied dans la tranchée ennemie et continue à combattre.
Sur la partie droite de la « Dent de Scie », la 5e Compagnie, superbement enlevée par le Sous-Lieutenant **DELAPORTE**, qui, malade la veille, s'est fait transporter dans la tranchée d'assaut pour partir en avant avec ses « poilus », gagne du terrain, malgré de très lourdes pertes, et atteint la « Tranchée Brune » ; le Sous-Lieutenant **DELAPORTE** est blessé, la 5e Compagnie n'a plus d'officiers, le Sergent **CLAUSS** progresse encore et atteint le « Vert-Halo », puis la 8e Compagnie prend pied à son tour dans la « Dent de Scie ».
Sur la droite, plusieurs Sections des 50e et 126e R.I. (12e C.A.) ont atteint le groupe de maisons « des Tilleuls » et sont arrêtées par une contre-attaque ennemie.
L'Aspirant **de MAZILLY,** de la C.M.1 du 129e, établit ses mitrailleuses dans la partie de la tranchée du « Vert-Halo », que les éléments des Régiments voisins viennent de dépasser, et arrête net la contre-attaque, permettant aux Sections du 50e, trop avancées, de revenir au « Vert-Halo ».
Au cours de l'après-midi, les Compagnies, qui ont pu prendre pied dans la « Dent de Scie », progressent et « nettoient » la tranchée ennemie, faisant de nombreux prisonniers.
Les Compagnies, dont l'élan a été arrêté, à midi 25, prennent part à cette progression. A la nuit, la « Dent de Scie » est entièrement réduite, et la première ligne du 129e se trouve au « Vert-Halo », à hauteur des éléments voisins du 12e Corps.

La 9e Compagnie, sous les ordres du Sous-Lieutenant **de GRAND d'ESNON**, un véritable entraîneur d'hommes, s'élance en avant de la tranchée du « Vert-Halo » et va atteindre la tranchée des « Saules », quand son glorieux Chef tombe frappé d'une balle au front à quelques mètres du parapet. La Compagnie est clouée sur place sous un feu de mousqueterie et de mitrailleuses d'une violence inouïe.
Sur la gauche, le 36e a dépassé aussi le « Vert-Halo ».
Le lendemain 26, à 13 heures, l'attaque est reprise sur la tranchée des « Saules », la 7e Compagnie, brillamment enlevée par le Lieutenant **CHÉRON**, voit son élan arrêté par un puissant réseau que notre artillerie n'a pu écraser ; se maintenant dans les trous d'obus, les hommes de la Compagnie tiennent sous les bombes à ailette et les rafales de mitrailleuses, ils ne se replient que le soir et par ordre.
Pendant ces deux journées, les pertes, au 3e et 2e Bataillons, partis en première vague, ont été particulièrement lourdes ; presque tous les officiers sont tombés, en tête de leurs hommes : Capitaine **LOY**, Capitaine **DOURY**, Lieutenants **DESHAYES, LEBON.**
Dans la tranchée conquise, les cadavres allemands, pêle-mêle, montrent avec quel acharnement les combats ont été livrés. Les pertes ennemies paraissent au moins aussi élevées que les nôtres, la « Garde Prussienne » a dû s'incliner, une fois de plus…
Relevé le 27 septembre par le 39e R.I., le 129e va se reformer à Écoivres.
Le 28 au soir, il redescend à gauche de Neuville pour appuyer un mouvement éventuel vers l'avant du 39e R.I. ; puis il reste en réserve aux « Ouvrages blancs » et à la « Targette » (Ouest de Neuville-Saint-Vaast).
Le 3 octobre, le Colonel **MARTENET** est appelé au commandement d'une brigade et est remplacé par le Lieutenant-Colonel **VALZI**.
Le 129e est relevé le 7 octobre et va cantonner à Acq et Frévin-Capelle.
Le 9, le Régiment embarque en camions automobiles et vient à Beaudricourt et Sus-Saint-Léger.
A Sus-Saint-Léger, il procède à sa réorganisation jusqu'au 18 octobre.
Après des cantonnements successifs : à Rebreuviette, Grand-Bonnet (Pas-de-Calais), Chaussoy-Épagny, Jumel-Bergny, le 129e arrive le 14 novembre dans la région de Villers-Bretonneux (Somme).
Des renforts, venus du Dépôt, comblent les vides des dernières attaques ; l'instruction est poussée activement, et le Régiment, tel un convalescent revenu de loin, reprend vie et est bientôt prêt à affronter de nouvelles épreuves.
Le 10 décembre, il part en camions automobiles et est arrêté au Sud de Bray (Somme), prêt à monter dans un secteur nouveau, relever un Régiment de la 6e Division.

CAPPY – FRISE

Caché dans les marais, dans une boucle de la Somme, appuyé au Canal, le village de Frise, dominé par les hauteurs de la rive droite du fleuve, ne constituait qu'une position d'importance secondaire : un flanquement, à la merci de la première attaque ennemie.
En ce secteur réputé tranquille, dans lequel les Allemands n'avaient jamais attaqué et où d'ailleurs une action offensive apparaissait, sinon impossible, du moins difficile, nos hommes ne voyaient qu'un secteur d'hiver, un secteur de repos, en attendant la période des offensives de printemps.
Au reste, la pluie, qui rendait le sol impraticable, transformait en canaux les tranchées des marais et les boyaux en véritables bourbiers. Les principaux travaux de secteur étaient constitués par la remise en état des boyaux et tranchées éboulées, et aussi par la vidange de l'eau accumulée qui envahissait les abris.

Le 11 décembre 1915, le Régiment relève, dans le secteur de Cappy–Frise (Somme), un Régiment de la 6e D.I. A sa gauche, sur la rive droite de la Somme, il est en liaison avec un Régiment d'Infanterie anglaise.
La première période d'occupation du secteur est relativement calme ; pourtant, le 24 décembre, une mine ennemie saute devant Frise, bouleversant les tranchées de la 11e Compagnie. Malgré leur tir violent d'artillerie, les Allemands n'insistent pas devant l'attitude résolue de la 11e Compagnie, qui occupe immédiatement l'entonnoir et l'organise rapidement.
En ligne, se trouvent deux Bataillons du Régiment séparés par un Bataillon du 322e Territorial. Seul le Bataillon devant Frise (à gauche du secteur) est relevé périodiquement par le Bataillon du Régiment qui est en réserve à Chuignes.
Dans les premiers jours de janvier 1916, les tirs d'artillerie, d'abord rares et peu intenses, deviennent des tirs de harcèlement, cachant, de-ci, de-là, quelques réglages.
L'artillerie de tranchée allemande envoie de temps à autre ses grosses bombes sur nos premières lignes, et écrase quelques abris et éléments de boyaux. Dans cette terre peu résistante, c'est un travail incessant rendu épuisant par la boue et par l'eau.
Chaque nuit, des patrouilles de reconnaissance ennemies sont signalées devant Frise et dans les marécages de la Vallée de la Somme.
Dans la seconde quinzaine de janvier, les bombardements deviennent plus fréquents ; à chaque éclaircie, des avions ennemis survolent nos premières lignes et, aussitôt, quelques obus de gros calibre tombent, bien réglés. Tout fait prévoir une attaque dans un délai rapproché.
Le 28 janvier, dès la pointe du jour, l'ennemi, mettant en œuvre une artillerie formidable, soumet tout le secteur, sur un front de plusieurs kilomètres, à un bombardement d'une violence inouïe.
Nos batteries, prises à partie par des obus allemands lacrymogènes, tirent sans interruption sur les premières lignes ennemies.
A 11 heures, le tir se concentre sur la zone Frise–Moulin–Bois de la Vache, et devient un barrage d'une intensité effrayante entre Éclusier et Frise.
Tous les boyaux sont complètement écrasés ; les abris, qui étaient rendus inhabitables par l'eau, s'effondrent sous le martèlement ennemi.
Les tranchées de première ligne sont bouleversées et en de nombreux points nivelées.
La fumée âcre de l'explosion des obus allemands forme un rideau épais empêchant de distinguer les lignes. Le vacarme est assourdissant et le sol tremble sous les coups répétés qui le crèvent de toutes parts.
Les liaisons téléphoniques n'existent plus ; vainement des coureurs sont envoyés vers la première ligne, aucun ne revient.
L'impression d'une attaque imminente est très nette.
A 15 heures 15, une fusillade crépite sur la droite du secteur du 2e Bataillon, qui est en ligne devant Frise. Quelques fusées françaises demandent le barrage ; puis, sur le Bois Haché, à droite du 2e Bataillon, nouvelles fusées. Fusillade. Temps d'arrêt ; le barrage d'artillerie française se déclenche.
A ce moment paraissent, dans nos lignes de soutien, des blessés du 322e Territorial.
Ces hommes tenaient les premières lignes au Bois Haché ; ils déclarent que l'ennemi débouche du Bois Haché, qu'il vient d'enlever ; que les tranchées, là-bas, n'existent plus, et qu'ils croient que le Bois Signal, derrière le Bois Haché, est également aux mains de l'ennemi.
Du 2e Bataillon, aucune nouvelle.
Peu après, l'ennemi, en force, aborde la ligne de soutien tenue par la 1re Compagnie, derrière le Bois Signal. Un corps à corps s'engage, suivi d'un recul, puis d'une reprise énergique. Dans un effort désespéré, la ligne est arrachée aux Allemands, qui refluent en désordre sous les grenades et la fusillade de nos hommes. Dans ce combat, le Lieutenant **THORAL** est tombé à son poste et le Lieutenant **BLUMENFELD** électrise sa Compagnie par son courage et son sang-froid.

A gauche, sous un « feu roulant » infernal, l'attaque sur Frise s'est déclenchée à 15 heures 45.
A 21 heures, le 3e Bataillon (Commandant **POUREL**), en réserve à Chuignes, reçoit l'ordre de contre-attaquer ; il se porte en avant, à travers un nuage épais de gaz lacrymogènes.
Le bombardement ennemi a repris extrêmement violent, pendant que, sur leurs nouvelles positions, les fantassins allemands se sont retranchés et fortifiés.
La 9e Compagnie attaque le Bois de la Vache et enlève deux barricades, après une lutte opiniâtre à la grenade. Peu de temps après, elle en enlève une autre et se maintient sur le terrain conquis.
La 10e, suivie de la 12e Compagnie, doit attaquer le Bois Signal. Le contact avec l'ennemi n'existe plus ; le secteur qu'occupaient les hommes du 322e R.I.T. est inconnu, il n'y a aucun guide et la nuit est noire.
Cependant, la 10e, habilement conduite par le Lieutenant **ABBÉ**, entrant en action en bonnes conditions, enlève un petit poste, puis un deuxième et n'arrête sa progression qu'après avoir éprouvé des pertes sérieuses. Renforcée par la 12e Compagnie, elle s'organise à quelques mètres de l'ennemi.
La 11e Compagnie part en reconnaissance sur le Chemin de halage du Canal, vers Frise. Au poste de secours du 2e Bataillon, les Médecins et infirmiers, inquiets, attendent du renfort ; ils ont essayé d'avancer chercher les blessés dans le village et ont été reçus à coups de grenades, à la passerelle du Moulin, la 11e Compagnie s'avance à son tour ; la passerelle est coupée et une fusillade arrête la Section de l'Aspirant **MEUNIER**, lui causant quelques pertes. Le village est tenu par l'ennemi. Le 2e Bataillon, ayant sa droite dégarnie par le reflux des territoriaux, et écrasé dans Frise par les torpilles ennemies qui tombaient sans arrêt, a été débordé et n'a pas eu le temps de se ressaisir.
A gauche, on entend, dans les intervalles du bombardement, les Allemands qui travaillent à leurs nouvelles positions.
Sur la droite, l'ennemi, contenu par la 1re Compagnie, n'ose plus avancer. La nuit s'écoule glacée, avec des intermittences de calme, coupées par des rafales de mitrailleuses et de vifs et courts harcèlements d'artillerie.
Au cours de la nuit, et au petit jour, des Compagnies du 24e R.I.C. viennent relever les éléments mélangés du 1er Bataillon et du 322e R.I.T., dans le Bois Signal. Le mouvement n'est pas terminé, qu'à 9 heures le bombardement ennemi reprend, aussi intense que la veille.
A 15 heures 50, les Allemands, qui veulent élargir leurs gains de la veille, attaquent entre Frise et le Bois Signal.
Devant le front du 3e Bataillon, la lutte est acharnée. Les Allemands, contenus partout ailleurs avec de très grosses pertes, ont progressé sur un point, tenu par quelques Compagnies du 322e. Ils ont atteint le Bois Vierge et, de là, cherchent à avancer. Le Lieutenant **MARTIN**, de la 12e Compagnie, et ses hommes montent sur le parapet de leur tranchée et, à découvert, tirant dans le flanc de l'assaillant, font échouer son attaque.
Deux Compagnies du 24e R.I. Col., en ligne auprès des territoriaux, rétablissent vaillamment la situation.
A 18 heures, l'ennemi, dont l'élan est brisé, n'attaque plus, mais la canonnade fait rage encore très tard dans la nuit.
Les 30 et 31 janvier et jours suivants, l'ennemi, tout en se montrant agressif, semble se réorganiser sur les positions conquises.
De notre côté, nous ne restons pas inactifs : des boyaux et des tranchées nouvelles se creusent ; des travaux d'approche, vers le Bois de la Vache, avancent rapidement. L'artillerie française, renforcée d'une partie de la réserve d'Armée, exécute chaque jour des tirs de préparation d'attaque et détruit, avec les quelques réduits allemands qui s'y trouvent, les derniers arbres du Bois de la Vache.

Le 3, le 129e passe en seconde ligne, relevé par le 274e et le 22e R.I.C. Le lendemain, ces Régiments attaquent et réussissent à progresser difficilement de quelques mètres âprement disputés.
Au cours de l'attaque du 4 février, la 11e Compagnie, envoyée comme Compagnie de ravitaillement au 274e, prend part, comme unité d'assaut, au mouvement sur le Bois de la Vache.
Après un sérieux effort, malgré quelques pertes, la Compagnie parvient à progresser.
Des attaques, pendant lesquelles le 129e demeure en réserve, se produisent presque journellement, jusqu'à ce que le 8 février, au soir, le Régiment soit relevé par les Coloniaux.
Partant en réserve à proximité du front d'attaque, il demeure à Cerisy-Gailly jusqu'au 13 au soir.
A cette date, rassemblé dans la région de Cerisy–Marcelcave, il se porte, par étapes, dans la région d'Amiens et, après avoir cantonné du 14 au 17 dans la région d'Hangar et la Vallée de la Luce, il cantonne à Saveuse et à Dreuil-les-Amiens du 17 au 25 février.
Plusieurs étapes, sous la neige, l'amènent, le 1er mars, à Francières, où il cantonne jusqu'au 9, puis du 9 au 28 mars à Villers-sur-Coudun, où il participe à des travaux de défense de seconde position, en avant de Compiègne.
Il s'embarque le 28 mars à Compiègne.

VERDUN

Débarquant le 29 mars à Villiers-Deaucourt (Meuse), le 129e cantonne à Rancourt et Alliancelles.
Alerté le 2 avril, il est enlevé en camions-autos et déposé à Regret, à trois kilomètres de Verdun.
Le soir même, il cantonne au Faubourg-Pavé.

Verdun ! nom inoubliable qui symbolisera à jamais, dans les mémoires des peuples, l'énergie et la « force de vouloir » de nos âmes françaises, la grandeur – noble, héroïque – d'un seul mot : « Tenir ».
Verdun ! Épouvantable charnier, cimetière immense dans lequel les meilleurs des nôtres sont tombés. Sur cette bande de terre de quelques kilomètres qui, de l'Argonne aux Hauts de Meuse, couvre la ville de Verdun, toute la France a « tenu ».
Contre la masse germanique, sous le martèlement d'un ouragan de fer et de feu, l'énergie de nos hommes ne s'est pas démentie. Au matériel d'une puissance effroyable produit par la « Kultur » boche, se sont heurtées les poitrines de nos fantassins. Et l'Allemand n'est pas passé !
Après la Marne, Verdun ! Sublime grandeur d'âmes, effort suprême de la volonté et de l'énergie de la race.
De charmants villages comme Douaumont, comme Fleury, au milieu de ses vignobles, comme Vaux, si pittoresque, comme Bezonvaux, caché dans la verdure, ne forment plus que des amas de gravats, de décombres, de trous boueux que l'hiver remplit d'eau et que l'été rend empuantis de l'odeur fade des cadavres.
Du Faubourg Pavé, où cantonnent les Bataillons du Régiment, on aperçoit les crêtes du Fort Saint-Michel et, à droite, celle du Fort de Souville, qui de temps à autre disparaissent dans la fumée des gros obus ennemis tombant avec une régularité déprimante.
Derrière le Faubourg Pavé, la ville de Verdun, étendant sa tristesse de cité blessée, s'emplit du bruit des convois d'artillerie et, parfois, marque la souillure des « marmites » allemandes par un crépitement de toitures effondrées et de murs qui s'écroulent.
Le soir, la scène change, les bruits de convois qui se hâtent vers l'avant sont dominés par le grondement plus éclatant, par l'intense et effrayant roulement d'une canonnade dont l'ampleur n'a jamais été dépassée sur aucun autre front. Dès la tombée de la nuit, d'énormes barrages

grondent sur les lignes, trouant d'éclairs rouges l'ombre naissante. Notre artillerie prend dans ce concert une part active, et si les « arrivées » ennemies sont nombreuses dans nos lignes, on a la consolation de penser que l'Allemand en prend sa part… Il semble qu'on souffre moins d'une épreuve supportée en commun.

Le 3, au soir, le 129e monte en ligne.
Sous un barrage parfois violent, les Bataillons du Régiment relèvent des fractions des 269e, 360e, 42e, 44e B.C.P. en ligne sur la pente Sud du Fort de Douaumont, en avant de l'ancien village de Fleury.
Par suite du bombardement, le secteur n'est pas organisé. Les boyaux, quand ils existent, n'ont guère plus de 50 centimètres de profondeur, les tranchées ne valent guère mieux ; seul un élément de tranchée, dit de « Douaumont », est assez profond, mais il n'a ni pare-éclats, ni parados, et ses défenseurs sont pris à revers par deux mitrailleuses ennemies. Les défenses accessoires ne sont qu'à l'état d'ébauche, et le principal lieu de résistance est le trou d'obus.
C'est dans ces mauvaises conditions d'installation que le 129e aura à tenir dix jours, sous un bombardement continuel et sans précédents, et qu'il aura à résister à plus de quinze attaques.
Dès le 4 avril, au point du jour, un « marmitage » effrayant, sur les premières lignes et le Ravin de Fleury, met à l'épreuve les nerfs des éléments nouveaux que le 129e met en ligne.
Ce bombardement méthodique consiste d'abord en un arrosage général de tout le secteur par obus de 150 et 210 ; puis le feu se concentre d'abord sur les emplacements des réserves (village de Fleury, vallon de la Caillette, tranchée de soutien), puis enfin sur les postes de commandement, dont les entrées paraissent avoir été repérées avec précision, et sur les tranchées de première ligne, qui sont battues, longtemps, avec une extrême violence. Quelques instants avant l'attaque, l'ennemi achève le nivellement des premières lignes par un tir intense de « minen » bien réglés ; sur les « soutiens », l'arrivée des gros obus redouble d'intensité… puis l'ennemi allonge son tir et forme un triple rideau, sur l'arrière et sur les côtés du point à attaquer, empêchant ainsi l'arrivée des renforts, et démolissant les derniers points de résistance par un « tir d'encagement » précis. C'est le fameux « trömmelfeuer » (feu roulant), mis en œuvre pour la première fois, par les Allemands, à Verdun.
Au moment où notre artillerie déclenche son tir de C.P.O. (barrage préventif), l'attaque ennemie part.
Il est 14 heures.
Cette attaque est menée avec un effectif d'environ deux Bataillons. Elle se fait en une série de colonnes de force variable : escouade, section, etc., précédées de grenadiers.
Accueillie par un feu violent de mitrailleuses et de mousqueterie, cette attaque est brisée net devant nos tranchées. En quelques points, particulièrement éprouvés par le bombardement, les fantassins ennemis prennent pied et essaient de progresser. Des combats à la grenade commencent dans la « tranchée du Colonel DRIANT », et les Allemands qui y sont entrés y restent, frappés à mort.
Devant le 2e Bataillon, le combat est acharné et les pertes de l'ennemi sont lourdes.
Des colonnes par quatre sont entièrement fauchées par nos mitrailleuses, les assaillants culbutent les uns sur les autres, les cadavres s'amoncellent, dans une panique effroyable.
Au cours de ce combat, les hommes du deuxième Bataillon (Commandant **MAGUIN**), venus exclusivement de la Cavalerie, en renfort après Frise, se sont montrés admirables. Plusieurs se sont mis en bras de chemise pour lancer la grenade plus loin et mieux à leur aise. Si quelques-uns d'entre eux, les **HUSTAIX**, les **BARREY**, sont extraordinaires de vaillance et d'audace, tous rivalisent d'énergie et résistent héroïquement sur place, ne cédant pas un pouce de terrain et imposant leur valeur à l'ennemi.
Dans la nuit du 4 au 5, une attaque à la grenade nous fait perdre un élément de tranchée que nous reprenons le 5 au matin.

Le 6 avril, un bombardement, analogue à celui du 4, commence à 7 heures ; son intensité allant en croissant jusqu'à 14 heures, un barrage préventif est déclenché. L'attaque ennemie, brisée dans l'œuf, ne se produit pas.
Dans le but d'améliorer la position et de rectifier la ligne, le 3e Bataillon (Commandant **POUREL**), reçoit dans l'après-midi l'ordre de prendre quelques éléments de tranchée qu'il a devant lui. (Cette position avait été enlevée par l'ennemi le 2 avril.)
La 9e Compagnie attaque résolument et d'un seul élan enlève les 150 mètres de terre remuée qui constituent la « tranchée Morchez ».
La 10e, de son côté, malgré une résistance acharnée, conquiert, de haute lutte, les 60 mètres de boyau, désignés sur le plan de direction sous le nom de boyau « Vigouroux ».
Les gains, consolidés par des barricades, sont conservés malgré deux contre-attaques.
Le Sous-Lieutenant **MISERY**, de la 9e Compagnie, et l'Adjudant **DEFORGES**, de la 10e Compagnie, ont fait preuve, au cours de cette affaire, d'une rare énergie et d'un à-propos remarquables.
Les pertes, malheureusement, sont assez élevées.
Le bombardement reprend, violemment, le 7 au matin. Après un combat à la grenade, dans le boyau pris la veille par la 10e Compagnie, les Allemands prononcent une forte attaque sur la position occupée par la 12e Compagnie.
Pendant la journée, ils attaquent cinq fois…, cinq fois, aussi, ils sont repoussés. Aucune progression ne peut être réalisée de part ni d'autre.
Le 8 avril, à 3 heures du matin, nouvelle violente attaque à la grenade sur les barricades de la 2e Compagnie, à droite. Un poste est bousculé, la barricade est prise ; immédiatement une contre-attaque à la baïonnette rétablit la situation.
Dans la journée, aucun gain n'est réalisé ; la lutte dans les boyaux se poursuit sous le bombardement des deux artilleries qui s'assaillent.
Le 9 avril, la section de l'Adjudant **RIHOUET** (11e Compagnie) réussit, par une attaque très vigoureuse, à enlever une barricade allemande et, poursuivant l'ennemi qui s'enfuit, fait un bond en avant de 150 mètres.
Le soir même, la même Compagnie reprend l'attaque et progresse à nouveau de 70 mètres, pendant, qu'à l'Ouest, la 4e Compagnie attaque en liaison avec la 11e Compagnie et gagne 80 mètres.
Dans la nuit, des patrouilleurs ennemis sont abattus par nos postes du 1er Bataillon.
Le 10 avril, dès 6 heures, l'ensemble du secteur est soumis à un bombardement dont l'intensité augmente d'heure en heure ; vers 14 heures, ce bombardement se double d'un écrasement des lignes avancées, par torpilles d'un très gros calibre.
A 15 heures, l'attaque se déclenche sur tout le front du 1er Bataillon, lequel a relevé le 2e Bataillon, dans la nuit du 7 au 8, au saillant de Douaumont.
Précédées de groupes de grenadiers et de « flammenwerfer » (lance-flammes), les colonnes d'attaque ennemies sont dispersées par notre feu. Quelques porteurs de lance-flammes, sur le front d'une compagnie, arrivent pourtant à proximité de la tranchée et dirigent leur jet sur quelques trous d'obus dans lesquels se trouvent des blessés du 1er Bataillon ; ceux-ci, atteints par le pétrole enflammé, sont atrocement brûlés et succombent. Mais les porteurs de lance-flammes forment une cible excellente pour nos tireurs. En un clin d'œil, de leurs appareils criblés de balles s'échappe le liquide de mort et les Allemands, nouvelles torches humaines, meurent du supplice que leur barbarie voulait nous infliger.
Sur ce point, nos hommes ont dû se replier légèrement, et l'ennemi en a profité pour occuper 40 mètres de tranchée.
Le Bataillon n'a plus de munitions et la contre-attaque ne sera déclenchée qu'à 21 heures 30.

Après une préparation d'artillerie, la 1ere Compagnie s'élance sur la tranchée qu'elle a perdue dans la journée et, dans un magnifique effort, l'enlève. La 8e Compagnie, qui devait renforcer la 1re, subit de grosses pertes par suite du barrage ennemi et ne peut progresser.
Comme dans l'attaque du 4, les pertes ennemies sont très lourdes et des monceaux de cadavres gisent devant les tranchées.
Le 11 avril, à 7 heures, le bombardement reprend sur tout le secteur ; les obus ennemis, tirés trop courts, écrasent les premières lignes ennemies, pendant une partie de la préparation d'artillerie. A 14 heures, une attaque se déclenche, visant plutôt le secteur à droite du Régiment. Nos mitrailleurs, prenant l'adversaire de flanc, lui fauchent d'enfilade une bonne partie des premières vagues d'assaut et contribuent à enrayer l'attaque.
Dans la nuit du 11 au 12, le 129e, relevé, va à Senoncourt.
Il y cantonne du 12 au 23 avril.
Ce jour-là, par camions autos, il gagne une nouvelle zone de repos, au Sud de Bar-le-Duc (Stainville, Bazincourt, Lavincourt).
Au cours de la période du 3 au 11 avril, la conduite de tous a été au-dessus de tout éloge. Soumis à un bombardement incessant, de jour comme de nuit, appelé à résister à des attaques constantes dont certaines furent menées en masse, avec la dernière violence, attaquant même, énergiquement, le 129e , ravitaillé d'une façon sommaire, se montre l'égal des meilleurs.
Les pertes ont été sérieuses, hommes et officiers sont tombés glorieusement. Mais la volonté de tous, au Régiment, s'est montrée ferme, « le Boche n'est pas passé ».

Le Commandement sanctionne les belles journées de gloire et l'héroïsme du 129e par la Citation suivante, à l'ordre de la 2e Armée :

Sous le Commandement du Lieutenant-Colonel VALZI, s'est montré une véritable troupe d'élite. Chargé de la défense d'une portion du front sur laquelle l'ennemi, après avoir réalisé quelques progrès, s'acharnait avec opiniâtreté, a, du 4 au 11 avril 1916, non seulement supporté sans aucune défaillance des bombardements intenses, résisté avec succès à de multiples attaques en masses accompagnées de jets de flammes et infligé à l'adversaire des pertes sévères, mais, encore, a réussi à rectifier son front en refoulant l'ennemi d'éléments de tranchée dans lesquels il avait pris pied depuis le 2 avril.

DOUAUMONT (Mai 1916)

Le 129e cantonne dans la région de Stainville, du 23 avril au 19 mai.
Embarqué en camions automobiles, le 19 au matin, le Régiment traverse les riants paysages du Barrois, puis, par la « Voie Sacrée », traverse Souilly, Dugny, aux noms désormais historiques, et est débarqué au Faubourg Pavé.
La 5e Division a reçu la mission d'attaquer le fort de Douaumont, et le 129e, sous les ordres du Lieutenant-Colonel **VALZI**, a l'honneur de la plus grosse part de l'attaque : le Fort.
Dès la nuit du 19 au 20, il prend position. Son entrée en secteur est des plus pénibles. Pas de boyaux, peu ou pas de tranchées, et le barrage ennemi est, ce soir-là, extraordinairement violent. Depuis les Casernes Chevert, au-dessus du Faubourg Pavé, la traversée des zones de mort que forment les routes, la voie ferrée de Fleury, le village de Fleury et les ravins aux pieds du Fort, est un véritable calvaire pour tous.
Dominant la vallée, le Fort de Douaumont se dresse, imposant, au-dessus du village de Fleury, sur lequel les Allemands s'acharnent, dans leur rage de destruction.
Le glacis qui mène au sommet du Fort – glacis auquel sont accrochées les lignes françaises – paraît, abrupt et désolé, dans une mer de trous d'obus.

Ancestramil

Les flancs du Fort sont constamment soumis au « marmitage » allemand et, de jour, l'apparition d'un seul homme est saluée d'une salve de gros obus.
En ligne, quelques éléments de tranchées, à demi-nivelés, des trous d'obus, pas de défenses accessoires.
Dès son entrée en secteur, le 129e travaille activement aux parallèles de départ de l'attaque projetée ; les trous d'obus, en première ligne, sont reliés entre eux, pendant la nuit et approfondis.
La journée du 20 se passe sous un bombardement intermittent ; les pertes sont faibles.
A la nuit, les travaux sont repris, intensivement. Plusieurs Compagnies territoriales viennent travailler à la tranchée de départ puis elles repartent au petit jour.
Mais l'Allemand, veilleur attentif, s'est aperçu des efforts faits et il se rend compte, à la hâte déployée pour les mener à bonne fin, que l'attaque française est proche. D'ailleurs notre artillerie arrose copieusement d'obus de tous calibres les murs encore intacts du Fort de Douaumont, et il n'est pas malaisé de penser qu'il y a là une préparation.
Dès le petit jour, au 21 mai, un avion ennemi, survolant à faible hauteur toute la ligne française, lance des fusées de repérage. Quelques instants plus tard, les gros obus de 150 et 210 allemands commencent à tomber avec précision sur nos lignes.
Le tir de destruction augmente d'intensité et dure toute la journée du 21, précis, méthodique. Les pertes sont élevées, les dégâts matériels importants.
Toute la nuit, malgré le tir ennemi, les travaux reprennent ; les munitions et le matériel nécessaire à l'attaque sont amenés en première ligne.
L'attaque est pour le lendemain.
A 6 heures du matin, notre artillerie déclenche son tir de préparation. Dans un roulement de tonnerre, d'une intensité effroyable, il n'est plus possible de distinguer, ni départs de coups, ni arrivées. La crête de Douaumont disparaît dans le feu et la fumée. L'artillerie ennemie réagit aussitôt et son grondement assourdissant se mêle au feu roulant de nos canons.
En ligne, les obus allemands tombent dru ; nos hommes se cramponnent sur place, mais nul ne regarde derrière lui ! Nos pertes sont énormes. Elles sont telles, que le 2e Bataillon (Commandant **MAGUIN**) partira tout à l'heure à l'assaut avec des effectifs moyens de 60 hommes par Compagnie ; le 1er Bataillon (Commandant **VAGINAY**), à gauche du 2e, éprouve aussi de lourdes pertes.
Le glacis de Douaumont devient un terrain labouré, convulsé, qui change d'aspect de minute en minute. Aux gerbes de terre et de fumée grise aperçues dans un éclair, succèdent d'autres gerbes de fumée, partout à la fois et inlassablement.
Le Fort domine tout, de sa masse tranquille, à peine changée par le martèlement incessant de nos obus de gros calibre.
A 11 heures 50, l'attaque se déclenche. Le Bataillon **MAGUIN**, face au Fort, par le Sud ; le Bataillon **VAGINAY** attaquant à la gauche du Fort et devant se rabattre sur la face Ouest. A droite, le 274e attaque aussi et doit dépasser le Fort par l'Est.
Sans la moindre hésitation, comme à la parade, les vagues d'assaut débouchent, s'alignent autant que le permet le terrain défoncé, puis partent au pas de charge, les officiers en tête.
Un avion français survole, à très faible hauteur, nos lignes de tirailleurs ; le spectacle est impressionnant. Dans les tranchées, en avant du Fort, l'ennemi, abruti par le bombardement, n'offre aucune résistance. Les hommes se rendent, les officiers se laissent désarmer.
En onze minutes, le Fort de Douaumont, atteint par les Compagnies du 2e Bataillon, renforcées de la 11e Compagnie – Lt. **GROENÉ** – (réduite à 40 hommes), est débordé et nos hommes en occupent les faces Sud et Ouest.
Le Lieutenant **LE GUILLARD,** précédant un peloton de la 8e Compagnie, est entré par une brèche à la corne Sud du Fort, et, progressant par le fossé Ouest, a atteint la corne Nord-Ouest.

Le Lieutenant **RENARD**, de la même Compagnie, progresse de son côté par le fossé Sud jusqu'à la corne Sud-Est.
Le Bataillon **VAGINAY** poursuit également sa progression et va s'établir au Nord du Fort, face au village de Douaumont, pendant que le Capitaine **BRICHOUX** et la 1re Compagnie s'arrêtent, en liaison entre le 1er Bataillon et le Fort.
A ce moment, une Compagnie du 36e, la 8e, vient renforcer le 2e Bataillon sur le Fort.
Les pertes sont insignifiantes, sauf pour les Compagnies de droite du Régiment qui, chargées d'assurer la liaison avec le 274e, sont prises sous le feu des mitrailleuses de la Caillette et des tourelles du Fort encore occupées par l'ennemi.
Dans ces tourelles, la résistance est loin d'être réduite. Des éléments du 2e Bataillon qui essaient de progresser dans le fossé Nord du Fort, tombent sous le feu des mitrailleuses de la corne Nord-Est. Sur le terre-plein du Fort, deux tourelles ont été réduites par la 5e Compagnie, mais plusieurs autres tourelles intactes nuisent à la progression de la 7e Compagnie. Dans les casemates, de nombreux ennemis se tiennent encore résistent avec une farouche énergie ; sur la face Sud, ils tentent même des sorties, à plusieurs reprises.
Le 2e Bataillon se retranche sur le terre-plein même du Fort, ses éléments de tranchées forment une ligne qui va sensiblement du Nord-Ouest à la corne Sud de la position.
La partie la plus difficile à enlever paraît être la corne Nord-Est du Fort. A cette corne Nord-Est aboutit le boyau des « Poméraniens », qui, venant du ravin du Helly, permet à l'ennemi d'amener des renforts.
A 17 et 18 heures, deux contre-attaques ennemies, menées après une concentration de feux violente, sont repoussées brillamment. Devant la vigilance de nos mitrailleurs, rien ne passe.
La nuit tombe, le tir de harcèlement ennemi continue, méthodique ; ses gros obus tombent à intervalles réguliers sur les abords du Fort et sur les redoutes où sont établis les postes de commandement ; aucune attaque ne se produit pendant la nuit.
Avant le jour, deux Compagnies du 34e R.I. (18e Corps) viennent renforcer les quelques hommes survivants des Compagnies du 2e Bataillon, sur le Fort. Elles ont la mission de continuer l'attaque, le 129e a l'ordre de tenir, coûte que coûte, sur la position.
Le 23 mai, dès 3 heures du matin, le « pilonnage » de l'artillerie ennemie recommence. Le secteur du Régiment disparaît sous l'avalanche des projectiles, le sol tremble, nos admirables fantassins, abrités dans les trous d'obus, attendent la fin de l'orage, et malgré les pertes qu'ils éprouvent, malgré aussi les supplices de la faim et de la soif qui les torturent depuis trois jours, ils tiennent bon.
Deux attaques allemandes se produisent sur le 1er Bataillon et la face Nord du Fort, à 13 heures et à 17 heures. Notre barrage d'artillerie, déclenché à temps, arrête net les vagues d'assaut ennemies. Les positions sont maintenues intactes ; néanmoins, la situation est grave.
Les mitrailleuses ennemies, bien abritées, tirent à coup sûr dans nos rangs, et nos effectifs en ligne diminuent rapidement. De toutes parts, on signale des Compagnies réduites à des poignées d'hommes ; les officiers font défaut.
Les forces sont à bout, mais la volonté de « tenir », le désir de garder jusqu'à la relève le terrain conquis, forment toute l'héroïque résistance de nos hommes.
La relève a lieu dans la nuit du 23 au 24 ; les éléments des 34e et 49e R.I., qui viennent remplacer le 129e, ont eu à traverser le barrage de l'artillerie allemande et ont éprouvé déjà des pertes sérieuses.
Les dernières Sections du Régiment quittent le terre-plein du Fort de Douaumont à 23 heures.
Les fractions diverses du 129e se rassemblent à Dugny et sont embarquées en autos à destination de la précédente zone de repos : Stainville – Lavincourt – Nant-le-Petit.
Au cours de l'attaque de Douaumont, la valeur incontestable de nos troupes s'est affirmée, officiers et hommes, tous ont rivalisé de vaillance et d'endurance. A l'assaut, comme à la résistance sur place, sous le bombardement infernal, tous ont montré le même « cran », le même

« mordant ». Sans souci des pertes énormes subies, les héroïques combattants du 129e ont atteint d'un seul élan les objectifs assignés et les ont gardés intégralement. De nombreux prisonniers ont été faits, un matériel important a été capturé.

A ce sujet, le fait suivant mérite d'être rapporté :
Au cours de l'attaque du 22, le Lieutenant **GRANCHER** (3e Bataillon), aperçoit un groupe d'Allemands emmenant un prisonnier français. Sans souci du danger, il s'élance seul, revolver au poing, reprend le soldat français et réussit à capturer le groupe, comprenant 14 Allemands, dont 1 officier, atterrés par son énergie.
La relation ennemie de l'attaque française du Fort de Douaumont rend hommage à la vaillance déployée et déclare que l'assaut était donné par *Die beste französische Division*. (La meilleure Division française.)

PÉRIODE DE REPOS DE STAINVILLE. — Du 23 mai au 20 juin, les semaines s'écoulent dans le calme des cantonnements de Stainville – Lavincourt – Nant-le-Petit. Les troupes, logées convenablement au milieu d'une population accueillante et dans un pays pittoresque, connaissent enfin les douceurs du repos.
Des renforts arrivent et, entre les anciens de l'Artois, de Frise, de Douaumont et les « jeunes », impatients d'être à la gloire, l'amalgame se produit rapidement. Les Compagnies, les Bataillons se réorganisent et l'entraînement reprend peu à peu.
Les exercices sont interrompus par des fêtes, des concours, et cette période constitue pour le Régiment une véritable détente.
En juin, le Général **MANGIN** quitte la 5e Division pour un commandement plus élevé. Le Général **de ROIG-BOURDEVILLE le** remplace.

LA TRANCHÉE DE CALONNE

Les 23 et 24 juin, le Régiment est embarqué en autos et reprend la direction de Bar-le-Duc – Souilly. A Souilly, il est orienté dans une nouvelle direction et il débarque, dans l'après-midi, aux Monthairons (Meuse).
Les Bataillons montent, le soir même, en secteur à la « Tranchée de Calonne », où, sous la pluie et par l'interminable « piste Vallier », ils parviennent au poste de commandement de la «Cloche », puis, de là, aux Compagnies du 87e R.I. qui sont en ligne.
Suivant la ligne de faîte des plateaux des Hauts-de-Meuse, la « Tranchée de Calonne » est la grande route qui relie Vigneulles-Lès-Hattonchâtel à Verdun. Cette route, coupant les lignes dans le secteur du 129e, donne son nom au secteur de la « Tranchée de Calonne ».
Théâtre de combats acharnés, en avril et mai 1915, le secteur est devenu relativement calme.
Des lignes adverses, creusées à une vingtaine de mètres de distance, des boyaux profonds menant aux petits postes partent en avant. Certains petits postes se trouvent à quelques mètres les uns des autres.
Entre les lignes se trouvent d'inextricables réseaux barbelés, rendant les patrouilles difficiles ; d'ailleurs, dans ce secteur entièrement sous bois (sauf en ligne, où les arbres déchiquetés dressent vers le ciel leurs branches mutilées), les brindilles de bois morts forment de bruyants tapis, et les veilleurs ennemis sont prompts à la fusée et au coup de feu.
La particularité du secteur est la guerre de bombes de tranchées.
Chaque jour, pendant un temps déterminé, les lance-mines, très nombreux dans cette partie du front, arrosent copieusement certains points de la première ligne. Le souffle des gros « minen» nivèle les boyaux et détruit quelques tranchées heureusement abandonnées. Les boyaux 1 et 3 sont bien connus dans le secteur pour ce genre de bombardement.

Ancestramil

Pendant les mois de juillet, août et septembre, le 129e tient la position, avec des pertes insignifiantes. Deux Bataillons sont en ligne, un Bataillon est au repos dans un camp du Bois de Gillaumont, à peu de distance des lignes.

MOUILLY. — Le 20 septembre, le 129e, appuyant vers le S.-E., est relevé et prend le secteur immédiatement à droite de la « Tranchée de Calonne ».
Le Régiment fait un court séjour dans ce secteur, plus calme encore que celui qu'il occupait précédemment.
Il est relevé le 5 octobre et descend au repos à Rupt, en Woëvre, et Génicourt.

LES ÉPARGES

Relevant le 74e R.I., dans le secteur des Éparges, le 129e monte en ligne, dans la nuit du 10 au 11 octobre 1916.
Pendant sa longue période de secteur, il se relèvera de huit jours en huit jours avec le 36e R.I., et descendra au repos, à intervalles réguliers, dans le morne village de Rupt-en-Woëvre, et à Génicourt.
Suivant la « Tranchée de Calonne », les Bataillons s'engagent, sur la route des Éparges, dans le boyau Dessirier, interminable chemin de « caillebotis », élevé, en superstructure au-dessus des marécages de la vallée du Ruisseau des Éparges. Ici, les murs de terre sont remplacés par des « gabionnades », et le boyau offre une si belle ligne de repère à l'artillerie ennemie, que, un peu partout, les obus ont crevé « gabionnades » et chemin de « caillebotis », et qu'il faut traverser de véritables mares pour arriver en ligne.
La butte de Montgirmont forme la première étape du parcours des relèves ; à partir de Montgirmont, le terrain change : de crayeux, le sol devient un mortier de boue et de terre glaise, formant une couche mouvante. En avant, au-dessus du boyau et dominant toute la vallée, la butte dénudée des Éparges s'élève, triste et désolée. Les lignes allemandes se trouvent exactement à la crête et, montant de la plaine de Woëvre, forment une position en angle droit, de Fresne-en-Woëvre, à la crête de Combres et au ravin de Sonvaux. Les lignes françaises avancées, formées le plus souvent de trous d'obus remplis de boue, sont accrochées, dans un sol mouvant, au flanc de la colline. Elles sont soumises à la pluie incessante des torpilles venues de la crête et aux feux croisés des batteries de la Woëvre et de Saint-Rémy, qui les prennent à revers.
La tranchée fameuse du « Trottoir », unique appui de la position, sert à la fois de P.C. du Colonel et de centre de réserve ; cette tranchée, battue de tous côtés, est habitée par un fourmillement d'hommes : fantassins, artilleurs de tranchée, mineurs du génie, infirmiers, etc.
L'extrémité Nord du « Trottoir » est terminée par le légendaire « Ravin de la Mort », sinistre mer de boue, que le Bataillon du point X doit traverser pour aller en ligne.
Les petits postes français sont établis, de l'emplacement de l'ancienne ferme de Montgirmont aux points X et C ; ils descendant sur le village des Éparges et en encerclent les ruines mutilées.

En arrière, séparée de la Butte des Éparges par le ravin des Éparges, se dresse la Butte de Montgirmont, position de résistance, formant promontoire, sur la plaine de Woëvre, par « l'Éperon des mitrailleuses », souvent pris à partie par l'artillerie ennemie.

La grande particularité du secteur est la guerre de mines, qui s'y livre, acharnée. Malheureusement, les Allemands ont sur nous le sérieux avantage que leur donne leur solide position ; leurs galeries souterraines forment un réseau extraordinairement puissant, et nos sapeurs, réduits à une guerre défensive, ne peuvent se livrer qu'aux travaux d'écoutes et de camouflets.

Les mines sautent assez fréquemment. Un premier grondement souterrain, puis un tremblement effrayant et, dans une détonation d'une force inouïe, les blocs de boue sont projetés au loin, pendant que le sol s'ouvre, que la terre subit une poussée comme les vagues d'une mer agitée par la tempête. Un entonnoir s'est formé, envahi par les gaz et la fumée ; les obus et les torpilles pleuvent de toutes parts en interdisant l'approche.
Qu'importe ! il faut occuper le cratère et sauver les quelques hommes ensevelis dans la boue, ou blessés par le bombardement. Et de durs combats, pour la conquête de quelques mètres de ce sol mouvementé, commencent.
La période des Éparges compte parmi les plus dures épreuves auxquelles le Régiment ait été soumis. Dans ce secteur rude, sous les pluies d'automne, glacées et fréquentes, dans des cloaques immondes, ou dans des tranchées envahies par l'eau et la boue, nos hommes ont gravi, d'octobre à décembre, le plus épouvantable des calvaires.
Les deux derniers mois, décembre et janvier, sont particulièrement pénibles. L'hiver est rigoureux ; il n'est pas rare d'enregistrer, sur ces cimes glacées des Hauts-de-Meuse, des froids de 20 à 25° ; si le sol gelé rend le secteur plus praticable, la morsure du froid dans les trous d'obus n'en est que plus cruelle. Les veilleurs doivent rester 24 heures dans les postes, et le moindre mouvement aperçu de l'ennemi est souligné par le hululement bien connu d'une torpille qui tombe.
A la nuit, les patrouilles allemandes, très actives, entament des luttes épiques avec nos guetteurs des postes avancés ; veilleurs attentifs, aux capotes gainées de boue et à la silhouette méconnaissable. Mais on tient bon, au 129e !
Là-bas, dans la plaine de la Woëvre, les usines de Spincourt et de Briey, en plein travail, illuminent le ciel de lueurs rouges. Et nos poilus voient, la rage au cœur, les Allemands employer notre fer, nos usines pour mener plus sûrement, contre nous, leur œuvre de mort.
Le 20 janvier 1917, l'ennemi fait sauter une mine au point C, pendant l'occupation du 36e R.I. L'entonnoir, qui mesure environ 100 mètres de diamètre et 30 mètres de profondeur, a pu être occupé par un poste du 36e R.I.
Sous la neige, le 21 au soir, le 129e remonte en secteur, le 1er Bataillon (Commandant **AUBERGÉ**) prenant la position du point C, le 2e Bataillon (Capitaine **PERDIJON**) celle du point X, le 3e Bataillon (Commandant **POUREL**) en ligne devant la butte de Montgirmont, dans la Woëvre. Dans les premiers jours d'occupation, le 1er Bataillon subit quelques pertes, par suite du bombardement. L'ennemi, de plus en plus agressif, tente fréquemment des coups de mains, chaque fois repoussés.
Le 25 janvier, à midi, une forte reconnaissance ennemie aborde l'entonnoir, à la faveur d'un court bombardement par torpilles, et enlève le poste qui l'occupait.
Immédiatement, le Sous-Lieutenant **de la TOUR**, de la 2e Compagnie, s'élance, sous une pluie de projectiles, et, avec une poignée d'hommes, réussit à réoccuper la lèvre Nord de l'entonnoir.
Le soir, nouvelle patrouille ennemie, sans résultat.
Le 26 janvier, à 10 heures du soir, une nouvelle reconnaissance ennemie attaque le poste. Un sanglant combat corps à corps s'engage, l'ennemi subit des pertes, et si quelques-uns de nos hommes, vaincus par le nombre, succombent, d'autres sont faits prisonniers. L'aspirant **DE MARCHELIER**, Chef du poste attaqué, préférant la mort à une captivité qu'il juge indigne, échappe à ses gardiens et se loge une balle au cœur.
Le poste est repris dans la nuit, par des unités du 1er Bataillon, renforcées de la 11e Compagnie.
Jusqu'au 29 janvier, le secteur est agité ; les bombardements sont fréquents et, fort heureusement, ne causent que des dégâts matériels. La moyenne des torpilles ennemies tombant dans le secteur du Régiment est de 400 à 450 par 24 heures.
Le 29 janvier, le 129e est relevé par un Régiment du 55e Corps et descend au repos à Rupt et Génicourt.

Pendant son séjour aux Éparges, le Régiment a confirmé sa valeur, sans un instant de défaillance, nos hommes, sans paraître s'en douter, ont atteint, souvent, les limites du sublime. Dans cette lutte obscure et sans gloire, où la fatigue compte plus que le danger, il n'y a pas de place pour les exploits individuels, mais tous font preuve d'une énergie qui ne se dément jamais.

Tous ont montré le même esprit de sacrifice, la même ténacité, la même valeur guerrière.
Les Pionniers du Régiment ont, eux aussi, été à l'honneur. Le secteur a changé d'aspect depuis l'entrée en ligne du 129e. La butte de Montgirmont, fouillée de toutes parts, comme un nid de fourmis, recèle des abris qui émerveillent les visiteurs. Dans cette partie du secteur, les tranchées et les boyaux, convenablement étayés, sont maintenant praticables, et pour n'en être que plus modeste, la tâche de nos pionniers n'en est pas moins louable. Pouvait-il en être autrement, d'ailleurs, avec un Major de Tranchée tel que le Commandant **MAGUIN** ?

PÉRIODE DE REPOS (Février-Avril 1917)

Rassemblé à Rupt, en Woëvre, et Génicourt, le 129e, pendant quelques journées, goûte le plaisir des espérances réalisées.
La joie d'un repos, très attendu, après les longs mois de misères et de souffrances de Calonne, des Éparges, est lisible dans tous les yeux. Malgré le froid rigoureux qui sévit, et la neige qui tombe à flocon épais, les visages sont radieux et la gaieté renaît.
Une ombre, cependant, assombrit cette confiance et cette gaieté. Les officiers et les soldats du Régiment voient avec regret partir leur Chef estimé, le Lieutenant-Colonel **VALZI**. Son séjour de seize mois, au 129e, dans les dures épreuves de Frise, de Douaumont, des Éparges, a laissé en nous le souvenir durable d'un homme probe et loyal, à la raison droite et au cœur toujours ouvert à tous.
Appelé en réserve de commandement, le Lieutenant-Colonel **VALZI** est remplacé, le 1er février, par le Lieutenant-Colonel **GENET**.
Le 5 février, le 129e, embarqué à Dugny, par voie ferrée, est transporté dans le camp de Gondrecourt.
Le 3e C.A., rassemblé, doit s'entraîner pour participer, en avril, aux offensives du Chemin-des-Dames.
La Division prend part à une série de manœuvre dans le camp de Gondrecourt. Le 129e, cantonné dans la région Delouze–Gerauvillers–Badonvilliers–Rosières-en-Blois (Meuse), s'entraîne activement, malgré un froid vif, et chacun met un tel cœur à la tâche que, au bout de quelques semaines de travail assidu, la perfection est près d'être acquise.
Le 12 mars, le Régiment fait étape à Montigny-les-Vaucouleurs, puis, le lendemain, à Vaucouleurs, s'embarque en camions automobiles.
La 5e D.I. doit aller dans la région Est de Lunéville, participer à des travaux de défense, en seconde position, en attendant les offensives du printemps.
Le Régiment débarque à Azerailles, et pendant quinze jours, occupant les cantonnements d'Azerailles, Baccarat, Bertrichamps, Raon-l'Étape (Meurthe-et-Moselle), les Compagnies effectuent leurs travaux d'arrière-front.
Le 28, le 129e, venu en deux étapes à Saint-Clément, près de Lunéville, s'embarque en chemin de fer.
Esternay (Marne), le 29, voit débarquer les Compagnies du Régiment et, après la traversée de la ville sous une pluie battante, les voit aussi prendre la route de Montmirail.
Bien peu, à ce moment, au Régiment, se souviennent des régions qu'ils traversent. Il reste sans doute, quelques rares survivants de la Marne de 1914. Cette route de Montmirail a déjà été suivie, en septembre 1914, après Courgivaux… Que de souvenirs remués !… Le Régiment arrive, sous la pluie, le soir du 29 mars, à Montmirail, et y cantonne. Le lendemain, il se porte

dans la région de Condé-en-Brie, Celles-lès-Condé, Montigny, où il parfait son entraînement jusqu'au 9 avril.
Puis, par étapes, il va cantonner à Fresnes-en-Tardenois et Courmont.

Le groupe d'Armées de réserve, dont fait partie le 3e C.A., doit prendre part à l'offensive du 16 avril.
Le 3e Corps est réserve générale de la Xe Armée et doit participer à l'attaque comme Corps d'exploitation de succès.
Le 15 avril, le 129e quitte la région de Fresnes et se porte par une marche rendue pénible par l'état des routes, détrempées par les pluies et défoncées par les convois, à Arcis-le-Ponsard.
Le lendemain, il reprend sa marche en avant. Le canon tonne au Chemin-des-Dames, en un roulement ininterrompu, et les nombreux avions français qui sillonnent l'espace annoncent vraiment la grande attaque.
La colonne de réserve, dont fait partie le Régiment, après des arrêts et des lenteurs inexplicables, arrive à 18 heures à la route Fismes–Jonchery, puis, l'attaque n'ayant pas donné les résultats escomptés, le 129e reçoit l'ordre de venir cantonner à Serzy-Prin.
Le 3e C.A. doit réoccuper ses cantonnements de la période avant l'attaque.
Arrivé au cantonnement à 23 heures, dans la nuit noire et sous la pluie, après une journée de marche des plus pénibles, le Régiment est logé… au gré du hasard.
Le 17 et le 18 avril, le 129e continue par étapes sa marche de retour vers Fresnes-en-Tardenois.
Ces journées pénibles rappellent les mauvaises heures de la retraite sur la Marne. Aux fatigues de la marche sur des routes défoncées et boueuses, s'ajoutent la pluie, la malchance des cantonnements inconfortables ; le pays traversé, vaste plateau dénudé, ajoute encore sa tristesse morne aux pensées amères qui assombrissent l'esprit de nos poilus.
Chacun montait à l'attaque avec l'espoir qui permet les « grandes choses » ; entraîné avec soin et méthode par le Colonel **GENET**, le Régiment eût été à la bataille comme à l'exercice.
Le 129e cantonne à nouveau dans la région de Fresnes-en-Tardenois du 18 avril au 12 mai. Les Compagnies travaillent à la réfection des routes, l'instruction des spécialités est reprise, et le régiment renaît, peu à peu, de la mauvaise impression laissée par les attaques d'avril.
Le 13 mai, le 3e Corps d'armée (Général **LEBRUN**) va au repos dans la région de La Ferté-sous-Jouarre.
Le 129e, en plusieurs étapes, par Mont-Saint-Père, sur la Marne, Rozoy-Belleville, se porte à Saint-Ouen-s/-Morin. Ces étapes, effectuées en plein mois de mai, dans un pays superbe, constituent de véritables promenades.
Les Bataillons sont à Busserolles, Vorpilière, Grand-Mont-Ménard ; le Colonel est à Saint-Ouen-sur-Morin.
Dans cette région, si pittoresque, le 129e connaît, du 15 au 27 mai, une période de repos et de tranquillité qui fait oublier toutes les épreuves passées.
Brusquement, le 27 mai, le Corps d'Armée reçoit l'ordre de se porter dans la région Sud-Est de Soissons.
Le Régiment, enlevé en camions automobiles, est débarqué à Ploisy et cantonne dans la région Ploisy–Chazelle–Missy-aux-Bois.
Le Régiment se prépare à monter dans le secteur de Laffaux, quand il reçoit l'ordre de surseoir à son départ en ligne.
Les Divisions sont désormais formées à trois Régiments, et le 129e va quitter la 5e D.I.
Embarqué en camions automobiles, le 30 au matin, il part dans la direction du pays de Santerre.
Dans l'après-midi du 30 mai, le 129e débarque auprès de Roye-en-Santerre, à Carrepuis, où il cantonne.
Le lendemain, quittant le 3e Corps définitivement, il embarque à Roye et arrive le 1er juin à Revigny (Meuse).

Ses cantonnements sont : Laheycourt – Louppy-le-Château et Villotte. Il y demeure jusqu'au 4 juin.
Les 2e et 3e Bataillons sont, le 4 juin, mis à la disposition des 4e et 30e Corps d'Armée. Ils sont embarqués en camions autos et transportés, respectivement, le 2e Bataillon à Rupt, devant Saint-Mihiel, le 3e Bataillon à Sommedieue (Meuse).
Le 1er Bataillon et le Colonel **GENET** restent à Laheycourt jusqu'au 7 juin.
Embarqués en autos, ces derniers sont transportés à Clermont-en-Argonne et sont mis provisoirement à la disposition de la 64e Division. Le Colonel et la C.H.R. sont à Clermont, le 1er Bataillon est à Lochères.
Pendant les journées suivantes, le 1er Bataillon effectue des travaux de troisième position derrière la partie Est du front d'Argonne. Le 11 au soir, le 3e Bataillon (Commandant **POUREL**) entre en secteur dans le quartier de Moulainville, sous les ordres de la 16e Division.
Le 13, le 2e Bataillon (Commandant **MAGUIN**) entre en secteur dans le quartier de Bislay, devant Saint-Mihiel, au pied du Fort du Camp des Romains.
Le 18 juin, le Lieutenant-Colonel **GENET** est remplacé au commandement du Régiment par le Lieutenant-Colonel **BONNAFONT**.
Dans la nuit du 25 au 26 juin, pendant la relève du 2e Bataillon, dans le secteur de Bislay, un petit poste occupé par la 7e Compagnie est attaqué, après une violente préparation d'artillerie, par un fort détachement allemand. L'ennemi, pensant tomber sur un petit poste isolé, subit un gros échec ; il est repoussé à la grenade, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Les pertes du Bataillon, dans cette affaire, sont de 1 tué et 6 blessés.

BEZONVAUX – LES CAURRIÈRES

Le 26 juin, le 3e Bataillon, relevé du secteur de Moulainville, le 2e Bataillon et la C.H.R. se rassemblent au Camp Augereau, près de Verdun.
Le 29 juin, le 1er Bataillon vient à son tour au Camp Augereau et se prépare à quitter le 129e (il restera au Camp jusqu'au 16 juillet, puis, dissous, sera réparti entre divers Régiments Coloniaux).
Le 30, les 2e et 3e Bataillons et la C.H.R., qui composeront désormais le Régiment, sont passés en revue par le Général Commandant le 15e C.A.
Faisant partie momentanément du 1e C.A., le Régiment est affecté à la 153e Brigade qui tient le secteur devant Verdun, entre la Ferme des Chambrettes et la partie droite du Fort de Vaux.
Le 2 juillet, le 129e se prépare à monter en secteur devant Verdun ; le 2e Bataillon fait étape aux abris du Champ de tir, le 3e Bataillon à la Caserne Miribel, la C.H.R. et le Colonel, le lendemain, à la Citadelle de Verdun.
Verdun ! Les visions horribles de 1916 sont encore nettes dans le souvenir des anciens, ceux des 2e et 3e Bataillons, qui s'illustrèrent si brillamment devant Douaumont. C'est pourtant sans appréhension et avec la ferme volonté de renouveler les faits glorieux de 1916, que nos hommes prennent la route de la Chapelle-Sainte-Fine.
La route est dure, le bombardement est violent ; qu'importe !
C'est avec un moral admirable que tous montent en ligne.
Dans la nuit du 3 au 4, le 129e relève, dans le secteur Hassoule-Bezonvaux, le 412e R.I.
Les relèves sont encore longues et pénibles ; il faut parfois 8 heures de marche pour parcourir les 10 kilomètres qui séparent, en ligne droite, le Faubourg Pavé de la Butte des Caurrières.
Les obus toxiques sont, maintenant, mélangés aux obus explosifs, et les ravins, si nombreux dans cette région accidentée (ravin du Basil, de la Fausse-Cote, Fond des Rousses), sont empestés de gaz. Les masques rendent la respiration pénible et aveuglent ceux qui les portent. Les boyaux, martelés par l'artillerie ennemie, forment des sortes de chemins creux n'offrant qu'une protection illusoire ; des éboulements, marquant la chute récente des obus, obstruent les

boyaux, entraînant les fils téléphoniques qui causent des chutes brusques, des arrêts dans la colonne.
Sur cet immense champ de bataille de Verdun, au sol tourmenté, lacéré par les obus, la partie du front dite les Caurrières-Bezonvaux est sans doute une des plus désertiques, des plus désolées qui soient.
Quand, laissant le Fort de Douaumont à gauche, on aborde la Carrière Sud, puis le fond des Rousses, on est malgré soi douloureusement impressionné par l'aspect tragique, sinistre, de la colline aux flancs de laquelle sont accrochées nos lignes.
La Butte des Caurrières, prise à revers et d'enfilade, à la fois de la région de Louvemont et de la plaine de la Woëvre, forme la première position française. Le bois des Caurrières, visible seulement sur le plan directeur, est désigné dans le secteur du nom de Quartier Hassoule.
Le Régiment a deux Bataillons en ligne, l'un au Quartier Hassoule, l'autre au Quartier Village.
Le village de Bezonvaux, établi à l'entrée des ravins du Fond des Rousses et du Loup, face à la Woëvre, entre la Butte des Caurrières et le Bois d'Hardaumont, est un amas de pierres au milieu duquel se dressent quelques pans de murs effrités par la mitraille.
Un Bataillon du 276e est établi dans le Ravin du Loup, à peu de distance du village de Bezonvaux, en réserve du Régiment.
Dans ce secteur mouvementé, le Régiment, établi dans une situation défavorable par rapport à celle de l'ennemi, sera soumis, pendant son séjour, à un bombardement sévère, par obus et torpilles de gros calibre et par tirs toxiques.
Entre le 4 et le 24 juillet, les « Stosstrupp » allemands tentent chaque nuit des coups de main que nos hommes repoussent inlassablement.
Jour et nuit, dans le Quartier Hassoule, il faut veiller et être prêt à la riposte, il faut remettre en état les tranchées que l'artillerie ennemie aura nivelées avant longtemps.
Notre artillerie donne vaillamment la réplique et les tranchées ennemies disparaissent dans le feu et la fumée.
Le 22 juillet, à 5 heures 25, un tir de torpilles, d'une violence inouïe, s'abat sur le Quartier Hassoule, pendant qu'un feu roulant par obus de gros calibres martèle la Quartier Village, le Fond des Rousses, le secteur voisin des Chambrettes et les observatoires de l'arrière, formant un véritable rideau, un encagement, d'une intensité extraordinaire.
D'abord surpris, les hommes du 3e Bataillon, qui sont en ligne à Hassoule, se précipitent à leur emplacement de combat, juste à point pour recevoir les premiers grenadiers qui envahissent la tranchée.
Un combat corps à corps s'engage.
Dans la tranchée des « Zouaves », le Lieutenant **GRANCHER** résiste et contre-attaque à la grenade.
Au saillant du Verger, plusieurs ennemis sautent dans le petit poste tenu par le Soldat **LEROUX** et le caporal **LAUSDAT**, de la 9e Compagnie ; ceux-ci ne perdent pas leur sang-froid, ne pouvant pas se servir de leur fusil, ils mettent baïonnette au poing, et **LEROUX** cloue à la tranchée le premier Allemand qui l'attaque.
En 10 minutes, il ne reste plus un ennemi vivant dans la tranchée et la ligne est entièrement rétablie.
Malheureusement, la concentration formidable du tir ennemi sur le Quartier a occasionné quelques pertes, provenant surtout de l'effondrement de plusieurs abris.
Comme il est de règle en pareil cas, toutes les communications avec l'arrière sont coupées et, pendant de longues heures, seuls les téléphonistes réparant les lignes, et les brancardiers ramenant les blessés, se risquent dans la fournaise qu'est le Fond des Rousses, à la fameuse « Gabionnade ».
Le 129e est relevé du secteur de Bezonvaux, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1917, et descend au Faubourg Pavé, à Verdun.

Ancestramil

La nuit suivante, embarqué en camions automobiles, il est transporté dans la région de Vaucouleurs.
Le 26, le 2e Bataillon et la C.H.R., à Pagny-la-Blanche-Côte, le 3e Bataillon à Taillancourt, s'installent pour une période de repos avant de remonter en secteur.
A son arrivée à Pagny-la-Blanche-Côte, le Lieutenant-Colonel **BONNAFOND** reçoit, pour la belle conduite du 129e dans le secteur de Bezonvaux, une lettre de félicitation du Général **DEVILLE**, commandant la 42e D.I., à laquelle était provisoirement rattachée la 153e Brigade.
Le Régiment reste au repos dix jours.
Le 2e Bataillon voit partir avec regret le Commandant **MAGUIN** qui, malade, doit être évacué. Il commandait le Bataillon depuis novembre 1914 et avait été en maintes circonstances l'artisan de la gloire du Bataillon.
Le 5 août, le 129e est embarqué en camions-autos et transporté à Belleray et Dugny, dans la banlieue de Verdun.
Une offensive est en préparation sur les deux rives de la Meuse, et le 129e est momentanément gardé en réserve, pour être appelé, le cas échéant, au point où sa présence serait le plus nécessaire.
Le Régiment reste à Belleray et Dugny, du 5 au 16 août ; déjà la préparation d'artillerie française est commencée et chacun escompte prendre sa part de l'attaque, quand, brusquement, le soir du 16 août, survient l'ordre d'alerter les deux Bataillons du Régiment.
Pendant que le 3e Bataillon et la C.H.R., sous le commandement du Chef de Bataillon **POUREL**, montent en réserve, au tunnel de Tavannes, le 2e Bataillon (Capitaine **PERDIJON**) cantonné aux péniches de Dugny, monte, en une seule étape, à Hassoule, bombardé par obus toxiques depuis la Chapelle-Sainte-Fine jusqu'en ligne.
A 5 heures 30, le 17, en arrivant à Hassoule, les éléments de tête du Bataillon franchissent un violent tir de barrage et occupent la tranchée « Sabatté », dans le bois des Caurrières, que font reconnaître quelques souches informes, perdues dans une mer de trous d'obus.
La veille au soir, à 19 heures, une très forte attaque ennemie, après une intense préparation d'artillerie, a tourné la position de la butte des Caurrières, par les Chambrettes, occupées par le 162e , et causé de très grosses pertes, en revenant dans ses lignes, au 247e R.I., qui occupait le secteur. L'ennemi conserve les tranchées des « Zouaves » et des « Arvernes ».
Le 2e Bataillon du 129e, couvert par le groupe franc du 247e, a la mission de contre-attaquer et de rétablir la ligne.
A 17 heures, après un court bombardement, le 2e Bataillon part à l'attaque. Les hommes, harassés par une nuit de fatigue et de dangers, obligés de se tenir toute la journée sous le « pilonnage » ennemi, trouvent encore l'énergie de bondir en avant, dans un élan irrésistible, enlevés par l'admirable bravoure du Sous-Lieutenant **PLESSIS**.
Devant la soudaineté de l'attaque, les Allemands ne peuvent penser résister, ils s'enfuient, poursuivis par le groupe **DIEULANGARD**, du 247e, qui fera partie plus tard du 129e, et par la patrouille du sergent **GOUYETTE**, de la 7e Compagnie, qui dépasse l'ancienne première ligne ennemie et rentre au complet dans nos lignes.
Dans la nuit, le 3e Bataillon vient relever, devant le village de Bezonvaux, un Bataillon du 247e. Relève très pénible, pendant laquelle les hommes, soumis au tir toxique de l'ennemi, doivent garder le masque durant trois heures dans la nuit noire, ajoutant encore aux fatigues de la marche.
Du 18 au 20 août, comme pendant la première période de secteur, les coups de main ennemis se reproduisent chaque soir et, certains jours, le 22, le 23, le 25, le 26, se renouvellent jusqu'à trois et quatre fois en des points différents du secteur, et sont chaque fois repoussés.

Le Lieutenant-Colonel **BONNAFOND**, malade, le commandement du Régiment est confié au Commandant **POUREL**, qui reste sous le commandement du Lieutenant-Colonel **WEILLER**, commandant le 247e.
Le 20 août, au matin, les tirs de l'artillerie française terminés, l'attaque projetée sur les deux rives de la Meuse se produit, l'aile droite de l'attaque se trouvant immédiatement à la gauche du Quartier Hassoule. A midi, les bons résultats acquis : la conquête du Mort-Homme, de la Cote 304, de la Cote 311, du village de Beaumont, appris à nos hommes, stimule encore, si possible, leur volonté de « tenir » et de marquer leur supériorité sur l'ennemi.
Après cette attaque, l'artillerie allemande devient plus active encore sur le secteur du Régiment, et les bombardements par torpilles deviennent fréquents. Le Quartier Hassoule, que tient un Bataillon du 151e, rattaché momentanément au 129e, est constamment bouleversé par les nombreux projectiles qui l'écrasent, venant de toutes les directions.
Nos pertes commencent à devenir sensibles, et la fatigue commence à se faire sentir. Qu'importe ! Il faut faire son devoir et « tenir ». Au 129e, on « tient », sans un instant de défaillance.
Dans le Quartier Village, nos patrouilleurs ne restent pas inactifs et fouillent consciencieusement, chaque nuit, le terrain compris entre les lignes.
Dans la nuit du 1er au 2 septembre, les deux Bataillons du 129e sont relevés par le 142re R.I. et vont cantonner au Faubourg Pavé et à Belleray.
Pendant cette période de secteur, les deux Bataillons du Régiment, sous les ordres du Commandant **POUREL**, ont perdu 40 hommes tués et 165 blessés, dont 3 officiers.
Le 25 août, le Lieutenant-Colonel **BONNAFOND**, malade et demeuré à Belleray, a dû être évacué.

Embarqué le 2 septembre, en camions automobiles, le Régiment s'arrête à Mognéville, près de Revigny (Meuse), où il cantonne jusqu'au 16 septembre.
Le 2 septembre, un Bataillon du 247e (ce Régiment, dissous, a été éprouvé lors des dernières attaques de Verdun), commandé par le Chef de Bataillon **LORIOZ**, passe au 129e, et formera désormais le 1er Bataillon du Régiment.
Entièrement composé de purs Bretons, ce Bataillon va former, avec les Normands et les Parisiens des deux autres Bataillons, un amalgame puissant. Si les Normands ont des qualités légendaires, les Bretons ont les mêmes, plus marquées encore, peut-être : l'opiniâtreté dans l'entreprise, la suite dans l'effort.
Du reste, ce Bataillon vient au Régiment avec la grosse réputation que lui valurent ses brillants succès de Champagne et les savants travaux d'organisation effectués en différents secteurs, tant en Champagne que devant Verdun.
Une atmosphère d'émulation va se créer au Régiment, et de cette loyale et saine rivalité jailliront les étincelles de gloire qui, en 1918, consacrant au 129e son renom d'unité d'élite, lui vaudront la fourragère qui orne aujourd'hui son Drapeau.
Le 10 septembre 1917, le Lieutenant-Colonel **WEILLER**, Commandant précédemment le 247e R.I., vient au commandement du 129e.
Le même jour, le Général **GUILLAUMAT**, Commandant la 11e Armée, passe une revue du Régiment.
Ce dernier qui, en secteur devant Verdun, était rattaché à une Division du 32e Corps (Général **PASSAGA**), va désormais être affecté définitivement à ce Corps, glorieux entre tous.
Avec les 151e et 162e R.I., il formera la 69e Division, et, sous les ordres du Général **MONROË**, il sera maintes fois à l'honneur. Jusqu'à la fin de la campagne, le renom des Bretons et des Normands du 129e ira grandissant, et ce sera avec une admiration mêlée de respect qu'on parlera, dans le 32e Corps, des « Ratapoils » du Colonel **WEILLER**.

Ancestramil

Le 16 septembre, le 129e quitte, en camions-autos, la région de Mognéville–Beurey et stationne à Sauvigny (Meurthe-et-Moselle), Pagny et Taillancourt (Meuse).
La réorganisation, dans cette contrée accueillante, dure une semaine. Le 19, le Général **MONROË** prend contact avec les officiers du Régiment et passe dans les cantonnements.
Après une excursion à la demeure de Jeanne d'Arc, à Domrémy, village voisin – pieux hommage à la mémoire de l'héroïne, – le 23 septembre, le 129e fait étape à Neufchâteau (Vosges).
Le 24, il est à Prez-sous-Lafauche, Semilly, Chalvraines (Haute-Marne), où il va demeurer tout l'automne.
La 69e Division a la mission d'instruire, dans le camp de Goncourt, la 2e Division américaine, qui s'y trouve à l'entraînement.
Cette instruction, commencée le 8 octobre, se prolonge jusqu'au 7 janvier 1918.
Le Général Pétain passe en revue les officiers de la Division, à Saint-Blin, le 6 octobre.
Un secteur, semblable aux secteurs du front réel, est créé : défenses accessoires, système de tranchées, boyaux, positions successives, abris, postes de mitrailleuses, observatoires, etc…
L'instruction se poursuit, méthodique, intéressant au plus haut point les Compagnies américaines, qui la suivent avec fruit. Une franche camaraderie s'établit entre ces joyeux compagnons, aux dents d'or, et nos hommes. Ils n'ont pas la même langue, mais ils ont le même cœur, la même volonté, la même franchise, et leur union s'affirme chaque jour plus intime.
La neige et le mauvais temps gênent un peu la dernière période de l'instruction, et si ce n'était l'excellente troupe théâtrale du Régiment : les **GRACIEUX**, les **FANGEAT**, les **CAFFIN**, les **EYNAULT**, les **HOCRIN**, les **GODIN**, égayant ou remuant tour à tour les fibres les plus sensibles des auditeurs, on s'ennuierait ferme au camp de Goncourt !
Sur ces plateaux arides, monotones, mordus par un vent glacial, cette période d'instruction est loin d'être un délassement.
Dans les premiers jours de janvier 1918, les ordres arrivent pour aller occuper un secteur en avant de Toul, et c'est avec bonne grâce que chacun boucle son sac et dit adieu aux paysages déjà trop connus de la région.

FLIREY – LIMEY

Le 11 janvier, le Régiment, que cette période de trois mois de réorganisation, d'instruction et d'entraînement, a mis parfaitement au point, prend, par étapes, la direction de Toul et se rapproche du front de Lorraine.
Ses cantonnements successifs sont Coussey, Barizey, Bruley, Choloy.
Le 1er Bataillon part de Chalvraines en camions-autos et vient directement auprès des Toul, à Clercy-la-Côte, Jubainville.
Le 14 janvier, le mouvement est terminé, l'E.M. et la C.H.R. du Régiment sont à Noviant-aux-Prés (Meurthe-et-Moselle), ainsi que le 1er Bataillon (Commandant **LORIOZ**), le 2e Bataillon (Capitaine **LEFRANÇOIS**) cantonne à Manoncourt. Le 3e Bataillon (Commandant **POUREL**) est resté à Bruley, près Toul.
Le 16, le 129e relève, dans le secteur de Flirey, le Régiment de marche de la Légion Étrangère.
Ce secteur, ordinairement calme, a été agité dans les premiers jours de janvier par la Division Marocaine qui, avant de le quitter, a exécuté un fort coup de main très réussi. Toutes les premières positions ennemies ont été bouleversées, saccagées, les abris ont été détruits et cela donne trop de travail aux fantassins ennemis, pour qu'ils puissent songer à tenter quelque action sur nos lignes.
Par contre, l'artillerie allemande, très active, harcèle furieusement, surtout par obus à ypérite, les points de nos positions les plus désignés à cet effet. La « Carrière » de Flirey, véritable

fourmilière, village pittoresque de « gourbis » en espalier et d'abris légers, est bien souvent prise à partie, et c'est un hasard miraculeux que les pertes n'y soient pas plus sensibles.
Le secteur se compose de deux quartiers de Bataillons : le centre A, le centre P.
Le centre A est la partie de la ligne immédiatement en avant du village de Flirey, en ruines ; sa gauche est appuyée à la route Flirey–Essey, sa droite se trouve en face du point central de la lisière Sud du Bois de Mort-Mare. Ce quartier est le plus agité. Les lignes sont à peu de distance les unes des autres, les bombardements par torpilles ou gros obus sont assez fréquents, la nature du sol enfin rend certains points de la première ligne impraticables, transformant les tranchées en canaux et les abris en cloaques infects.
Le centre P, plus étendu et plus calme, est limité à droite par les premiers vergers du village de Limey.
Les Bataillons sont 18 jours en ligne et 9 jours en réserve. Les Quartiers sont occupés alternativement par l'un ou l'autre Bataillon.
Le P.C. du Régiment est à Noviant, où descend le Bataillon de réserve. De temps à autre l'excellente troupe théâtrale du 32e Corps, la troupe **PASSAGA**, et le cinéma du 129e, viennent donner aux poilus du Régiment l'occasion de se distraire. Ces instants de détente font oublier leurs fatigues à nos hommes, et chacun trouve dans la gaieté une source féconde d'énergies nouvelles.
Le 129e tient le front de Flirey–Limey, du 16 janvier au 7 avril.
Des tirs toxiques ou incendiaires se produisent parfois, à la tombée de la nuit, et de temps à autre nos petits postes ont l'occasion de repousser des patrouilles ou des coups de mains. Le 31 janvier, un poste de la 7e Compagnie, dans le secteur P, se défend énergiquement, et l'ennemi s'enfuit abandonnant ses cadavres sur le parapet du poste.
L'admirable organisation du Bois de la Voisogne, position de résistance en arrière du centre P, est à peine terminée, que le 129e reçoit l'ordre d'aller relever, dans le sous-secteur Pouillot (Bois Le Prêtre) des éléments de la 42e Division.

BOIS LE PRÊTRE

Le 7 avril, immédiatement après avoir quitté le secteur de Flirey–Limey, le 129e prend celui du Bois Pouillot.
Il relève, les 7 et 8 avril, les 16e et 8e Bataillons de Chasseurs, de la 42e Division, entre Regnéville-en-Haye et la partie centrale du Bois le Prêtre dite « Le Mouchoir ».
Ce secteur, au front d'une étendue de 7 kilomètres, comprend trois quartiers. Dans le quartier de gauche (Quartier Gascogne), un Bataillon du 63e R.I.T., affecté au Régiment, tient le secteur.
Ce Quartier, appuyé d'une part au village de Regnéville, et d'autre part venant aux lisières de Fey-en-Haye, est la région tranquille du secteur du Régiment. Les tranchées ennemies ne sont pas très rapprochées, et le régime du secteur, tant en artillerie qu'en patrouilles d'infanterie, est relativement calme.
Le quartier du centre (Quartier Languedoc) est plus agité, les bombardements par torpilles y sont parfois sévères, et les deux points sensibles du secteur, le village détruit de Fey-en-Haye et le lieu-dit « le Cimetière », sont particulièrement pris à partie.
Le quartier de droite enfin (Quartier Provence), diffère totalement des deux autres. Là-bas, c'est une plaine nue, avec des tranchées solides et bien établies ; ici, c'est le sous-bois et certains point de ce quartier ont eu, depuis 1914, souvent les honneurs du communiqué. Qui ne connaît, de nom : « le Quart en Réserve », « la Croix des Carmes », « la Fontaine et le Ravin du Père Hilarion » ? Des luttes sans merci se sont livrées, sous le silence de ces hautes futaies ; ces taillis, à la « Croix des Carmes », ont assisté à d'innombrables tueries et… aujourd'hui, où le printemps recouvre les souches et les anciens trous d'obus d'une égale parure verte, il paraît difficile de croire qu'un lieu si calme ait été le théâtre de combats aussi sanglants.

Le Bois Le Prêtre couvre un coteau, sorte de plateau descendant de l'auberge Saint-Pierre sur Pont-à-Mousson et sur la Moselle ; en arrière de ce coteau, le ravin encaissé et boisé de Montauville court derrière la première position française et la sépare du Bois Pouillot, dans lequel se trouve le poste de commandement du Colonel **WEILLER**.
Le Quartier Provence est soumis assez fréquemment à de violents tirs de « minenwerfer » et d'artillerie lourde. La partie de ce quartier, appelé le « Mouchoir », sorte de monticule dressant vers le ciel les squelettes déchiquetés d'arbres qui faisaient autrefois l'admiration des promeneurs, défend l'entrée d'un ravin descendant sur la vallée de la Moselle : le « Ravin du Père Hilarion ».
Dans le Bois Le Prêtre, les balles de mitrailleuses allemandes, avec un claquement sec, s'enfoncent dans les arbres. Par des tirs indirects, l'ennemi couvre de nappes de balles certains points du bois et en interdit l'accès aux corvées, ou aux isolés.
C'est ainsi que, le 11 avril, le Commandant **LEFRANÇOIS**, du 2e Bataillon, est blessé mortellement au ventre, d'une balle de mitrailleuse. Au Régiment depuis août 1914, parti comme Lieutenant à la mobilisation, le Commandant **LEFRANÇOIS** ne comptait que des amis au Régiment et a laissé à tous le souvenir d'un Chef parfait et d'un homme de cœur.
Le 2e Bataillon est désormais commandé par le Capitaine **PERDIJON**.
Le 12 avril au soir, une patrouille est repoussée devant le « Quart en Réserve ».
Le 15 avril, à 20 heures 30, alors que, dans la forêt, chacun tient son poste de nuit, un éclair immense illumine le ciel, en même temps qu'un tonnerre assourdissant se déclenche. Il semble à tous que le sol doive s'entrouvrir dans ce cataclysme, tellement la salve a été brusque et violente. Vingt secondes plus tard, une pluie de torpille s'abat sur la position du « Mouchoir ». On peut évaluer les projectiles tombés de 4 à 500 environ, d'une seule salve. Les hommes ont à peine le temps de mettre leurs masques, ils ont reconnu les fameuses émissions de gaz par « projectors », sur lesquels plusieurs théories leur ont été faites.
Peu d'instants plus tard, un « Stosstrupp » (groupe d'assaut allemand) fait irruption dans nos tranchées. La section de la 6e Compagnie, attaquée, à demi hors de combat par l'intoxication due à la « palite » des torpilles à gaz, se défend, néanmoins, malgré quelques pertes. Le Lieutenant **PEYRONNET** et ses hommes tiennent bon, ils sont dégagés par une contre-attaque de la section du Lieutenant **DELAPORTE**, habillement conduite.
Les Allemands ont abandonné plusieurs cadavres en avant de la position.
Le 17 au soir, nouveau bombardement par « projectors ». Trois rafales successives, soit environ 1.200 torpilles sont envoyées sur le « Cimetière », pendant qu'un bombardement violent par obus de tous calibres, écrase les tranchées et les boyaux du secteur ; mais l'ennemi n'attaque pas.
Le 19 au soir, nouveau bombardement par « projectors », mais, cette fois, la chute des projectiles s'effectue sur le secteur à droite du Régiment.
Dans les nuits du 19 au 20, du 20 au 21, des patrouilles ennemies, tentant de faire sauter nos réseaux devant le « Cimetière », sont éventées. L'ennemi abandonne sur le terrain : charges allongées, fusils, grenades, outils, dévoilant ses intentions.
Le 24, dans la nuit, le Sous-Lieutenant **DIEULANGARD** et son groupe franc, qui chaque nuit effectuent les patrouilles les plus audacieuses, se trouvent aux prises, entre les deux lignes, avec une patrouille ennemie. Les Allemands n'insistent pas et rompent le combat.
Au début de mai, le commandement prescrit de maintenir étroitement le contact avec l'ennemi ; des reconnaissances devront être envoyées et devront s'assurer de la présence des guetteurs allemands à leurs emplacements habituels ; des indices font croire que, dans différents secteurs, l'ennemi veuille effectuer un mouvement de repli.
Des reconnaissances sont envoyées et reviennent accompagnées de coups de fusil. L'ennemi est bien toujours en position.

Le 12 mai, le 52e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais (Commandant **PERRIN**) est affecté au Régiment comme 4e Bataillon.
Le 3e Bataillon et les groupes francs du 129e sont rassemblés au Camp de Jonc-Fontaine, dans la forêt de Puvenelle, et s'exercent en vue d'un prochain coup de main.
Tandis que le Colonel **WEILLER** établit, avec le Chef du 3e Bataillon (Capitaine **GROENÉ**) et le Chef du Groupe Franc (**DIEULANGARD**), un plan d'ensemble détaillé, les Compagnies continuent le dressage de leurs spécialités et l'entraînement de leurs hommes. Puis, commence la préparation directe où chaque unité, connaissant bien, désormais, son rôle pendant l'attaque, s'attache à le bien remplir. Des répétitions extrêmement minutieuses, détaillées, ont lieu sur un terrain présentant certaines analogies avec le terrain d'attaque, et sur lequel, d'ailleurs, sont figurées toutes les organisations ennemies.
Manœuvre sûre et précise, coup de filet rapide ramenant dans nos lignes prisonniers et matériel, l'attaque est une leçon que chacun connaît par cœur, et dans laquelle il faut qu'il soit capable de se diriger seul, si le hasard l'y oblige.
Le 22, à 22 heures, tout est prêt : les Compagnies du 3e Bataillon et les groupes francs sont installés dans les tranchées de départ, les artilleurs de tranchée, qui ont réussi le tour de force d'installer leurs engins à la barbe de l'ennemi, en terrain découvert, sont prêts aussi ; dans la forêt de Puvenelle, nos batteries, qui doivent participer à la préparation, attendent le premier coup de minuit pour déclencher leur tir.
Par un clair de lune superbe, le saillant du « Guichet », objectif du coup de main, allonge son réseau de tranchées et de boyaux, couverts par des haies de fil de fer ronce ; quelques souches informes, çà et là, rappellent que ce lieu fut un des plus riants de cette région si pittoresque du « Quart en Réserve », but des promenades dominicales des Mussipontains.
Minuit. Le feu roulant de notre artillerie se déclenche ; en cinq minutes, le « Guichet » est gratifié de plusieurs milliers de projectiles ; dans la fumée grise, les éclairs rouges des éclatements jettent une note infernale.
Trois minutes après le déclenchement du tir, les troupes d'assaut abordent la position. Les sapeurs du Génie et pionniers du 129e se font un jeu de faire sauter les défenses accessoires, puis, en trois colonnes, le 3e Bataillon envahit le « Guichet ». Nos hommes bondissent par-dessus les tranchées et à chaque abri : tranchée de la « Caisse », de « Jagow » ou des « Monstres », lancent la charge qui va, dans un moment, faire crouler le plafond de l'abri sur les occupants.
Les veilleurs se sont enfuis dès le déclenchement du barrage, seuls deux Allemands ont été rejoints et, bon gré, mal gré, sont entraînés vers nos lignes.
40 minutes après le départ, ayant fait sauter tous les abris de la position ennemie, le Bataillon **GROENÉ** rejoint sa base de départ, ne laissant pas un blessé aux mains de l'ennemi. Nos pertes, causées par une mitrailleuse tirant du secteur voisin, ont été de 1 tué et 3 blessés.

L'ordre du jour suivant, du général **PASSAGA**, sanctionne le beau succès de l'opération :

Le Général Commandant le 32e C.A. adresse ses félicitations les plus vives au Bataillon GROENÉ du 129e R.I., pour l'entrain et la vigueur avec lesquels il a conduit l'action du 23 mai dernier.
Cette action, minutieusement et habillement préparée, s'est déroulée, de bout en bout, conformément au programme arrêté.
Ceci fait le plus grand honneur, non seulement au Bataillon GROENÉ, mais encore au 129e et à son Colonel.

Mais l'Allemand ne se tient pas pour battu ; il le montre dans la nuit du 26 au 27 mai.
A 2 heures, un bombardement violent se déclenche devant le front Fey-en-Haye – Croix des Carmes. Pendant le bombardement, des colonnes ennemies de « stosstruppen » poussent une pointe dans nos positions en arrière du « Cimetière » et nous enlèvent cinq hommes.

A la fin du bombardement, vers 3 heures, le petit poste du « Cimetière », qui se repliait la nuit (suivant les consignes reçues), veut reprendre son emplacement au petit jour et est reçu à coups de mitrailleuses par les Allemands, qui s'y sont installés.
Le Colonel, prévenu, fait immédiatement repérer avec exactitude par patrouilles et reconnaissances la partie de la position occupée par l'ennemi. Au cours d'une de ces patrouilles, le Lieutenant **PLESSIS** tombe mortellement frappé.
Les Allemands occupent le saillant de notre ligne appelé le « Cimetière », immédiatement en lisière du Bois Le Prêtre. Derrière eux, s'étend en amphithéâtre la plaine, large de 60 à 80 mètres, qu'ils doivent traverser à découvert, s'ils veulent rejoindre la position allemande : le « Guichet », sur lequel a eu lieu le dernier coup de main du 3e Bataillon.
Une contre-attaque est immédiatement montée par le Colonel **WEILLER**, qui en confie l'exécution aux groupes francs des 1er et 3e Bataillons, au total 34 exécutants.
A 16 heures 30, l'artillerie française déclenche son tir. Trois minutes plus tard, le Lieutenant **DIEULANGARD**, directeur de l'opération, bondit sur le parapet de la tranchée du « Cimetière», immédiatement suivi de l'Aspirant **REVERDY** et de ses groupes francs.
Pendant ce temps, à droite, la section du Lieutenant **LECHARPENTIER**, de la 2e Compagnie, déborde la position par la face opposée.
A 17 heures, 74 prisonniers, dont 16 blessés, arrivent au P.C. du Colonel, ainsi que plusieurs mitrailleuses et un matériel très important et complet pour assurer l'occupation du cimetière.
L'affaire, menée avec rapidité, a réussi pleinement, 13 cadavres allemands gisent dans les boyaux et 20 sur le terrain, dont ceux de 2 officiers qui menaient l'entreprise.
De notre côté, les groupes francs ont eu 3 blessés légers.

Nouvel ordre du jour du Général **PASSAGA** :

Le Général Commandant le 32e C.A. félicite chaleureusement le 129e pour sa tenue au feu et son vigoureux esprit d'initiative.
L'action, conduite par les groupes DIEULANGARD et REVERDY, restera un modèle d'habileté. Elle montre ce que l'on peut obtenir avec de petites factions d'hommes déterminés, vigoureux, bien instruits et intelligemment conduits.
Les deux détachements, forts respectivement de 16 et 18 hommes, capturent 58 prisonniers valides, 16 prisonniers blessés, tuent un certain nombre d'ennemis, s'emparent d'un matériel important, dont 4 mitrailleuses.
Cette opération, montée dans son ensemble par le Colonel **WEILLER**, fait le plus grand honneur à ce Chef de Corps.

Quelques jours plus tard, la 69e D.I. reçoit l'ordre de relève. Le 52e Tirailleurs Sénégalais, affecté au Régiment, demeure en secteur ; pendant que le 129e, relevé par le 310e R.I., reprend par étapes la direction de Toul.

L'action du 129e, pendant son séjour dans cette région, a été nettement marquée par la citation ci-dessous, accordée par le Général **GÉRARD**, commandant la 8e Armée, à son Chef de Corps :

Chef de corps de premier ordre qui a su faire de son Régiment un corps d'élite. Au cours de deux actions récentes, a remarquablement commandé son Régiment, qui a infligé des pertes sérieuses à l'ennemi et capturé 74 prisonniers et trois mitrailleuses.

ANTHEUIL – FERME DES LOGES

Rassemblé à Gondreville (Meurthe-et-Moselle), le 4 juin 1918, le 129e reçoit l'ordre d'embarquer en chemin de fer, dans les journées des 5 et 6 juin.

L'heure est grave pour nos cœurs de Français ! L'ennemi, réunissant sur le front occidental ses troupes libérées par la défection russe, a déjà attaqué le 21 mars en direction d'Amiens. Son effort puissant lui a valu quelques gains sensibles. S'il a atteint la ligne Moreuil – Montdidier, il n'a pu parvenir jusqu'à Amiens, qu'il convoitait.
En fin mai, une nouvelle attaque, lancée cette fois sur le front du Chemin-des-Dames, a brisé notre front, et franchissant rapidement la Vallée de l'Aisne, a atteint celle de la Vesle, exploitant vigoureusement son succès dans la région de Tardenois et atteignant la ligne de la Marne, de Château-Thierry à Châtillon. Cette nouvelle offensive a pu à son tour être endiguée.
Et au début de juin, alors que tous les journaux allemands annoncent une troisième offensive sur notre front français, chacun se demande où va se produire cette nouvelle grosse attaque et de quelles réserves dispose le commandement pour y faire face.
La situation générale est angoissante, et il faut à tous une robuste confiance pour envisager l'avenir sans anxiété.
Les 6, 7 et 8 juin, la 69e D.I. débarque dans la région de Creil (Oise) ; le 129e débarque à Laigneville et va cantonner à Épineuse–Mainbeville–Bailleul-le-Sec et Lucy, où il se prépare à de nouvelles actions.
Le 9 au matin, nos Poilus, au réveil, ne sont pas peu surpris de sentir au dehors l'odeur de l'« arsine », un gaz nocif sternutatoire que l'ennemi employait couramment sans ses bombardements au Bois Le Prêtre.
Dans la direction des lignes, vers Montdidier et Lassigny (à 20 kilomètres environ), on entend le roulement de la canonnade. Autour d'Épineuse, dans les camps d'aviation établis dans la plaine, de nombreux appareils ronflent et prennent leur vol rapide vers le front attaqué. L'offensive sur Compiègne est déclenchée. Alerté à 3 heures 30, le Régiment embarque en camions autos à 10 heures 30. Aux premières maisons de Compiègne, il prend la direction du N.-O. et est débarqué, dans l'après-midi, auprès de Baugy, sur la route de Lassigny.
Là le Colonel **WEILLER** reçoit l'ordre d'établir le 129e sur la ligne Ferme Porte–Ferme des Loges–Station d'Antheuil, en réserve d'une Division du 9e Corps, qui est engagée à hauteur de Ressons-sur-Matz. Il ne peut obtenir aucun renseignement précis sur l'ennemi.
Celui-ci, après un bombardement toxique de plusieurs heures, a attaqué à 3 heures du matin et, petit à petit, a réussi à s'infiltrer jusqu'à Ressons. Les Bataillons (sauf le 3e) traversent donc en plein jour, en colonnes compactes, tranquillement, le village de Monchy-Humières, dans lequel se trouvent de nombreux convois d'artillerie et des réfugiés en route vers le Sud. Quelques rares coups de canons, tirés en avant, ne prêtent pas à attention. Ce n'est qu'au sommet de la cote de Monchy que chacun s'aperçoit de la gravité de la situation. Le Colonel **WEILLER**, accompagné de son adjoint, se porte rapidement en avant, pour examiner la situation critique à ce moment.
En avant, à peu de distance, Marquéglise brûle, les obus ennemis arrosent la plaine comprise entre Antheuil, la Ferme des Loges et la grand'route d'Amiens. Les Allemands, ayant pris Ressons-sur-Matz et Marquéglise, progressent toujours ; ils n'ont plus devant eux que quelques petits groupes épars qui ne peuvent leur opposer une résistance sérieuse.
La 69e Division arrive et, avec le 129e, le combat va changer d'allure.
Le Colonel donne à chacun des ordres.
Le Régiment prend la formation d'approche : 1er Bataillon, direction Antheuil ; 2e Bataillon, direction Ferme Porte, puis les Compagnies se déploient, pendant qu'une nuée d'avions ennemis, survolant le plateau à 50 mètres de hauteur, tire à la mitrailleuse sur nos lignes de tirailleurs.
Dans les magnifiques champs de blé qui couvrent le plateau, à perte de vue, les casques gris de nos hommes vont, tranquilles, s'estompant, et la traînée que laisse, dans la moisson superbe, le passage de nos « poilus », symbolise bien, dans les difficultés de toutes sortes qui les entourent, la marche resplendissante vers la Gloire.

Le 1er Bataillon, à droite, en liaison avec un Régiment de la 126e Division, pousse des reconnaissances à la Briqueterie et à Marquéglise.
Le 2e Bataillon, à gauche, en attendant le 162e, qui n'est pas encore arrivé, occupe la Ferme Porte, puis la Ferme des Loges, et se met en liaison avec le 1er Bataillon.
Le 3e Bataillon, qui doit demeurer en réserve, a été débarqué par erreur à Villers-sur-Coudun, à 6 kilomètres de son emplacement de combat ; il ne prendra position qu'à 19 heures. On tient en l'attendant.
L'ennemi a senti l'arrivée en ligne d'éléments nouveaux ; il arrête un instant sa progression, massant ses forces pour un nouvel assaut et arrosant la position de nombreux projectiles.
Quelques tanks sont mis à la disposition du Régiment en vue d'une contre-attaque à exécuter à la nuit. Les tanks, que la plupart de nos hommes voient pour la première fois au combat, viennent à proximité de la ligne occupée par le Régiment, puis, l'ordre d'attaquer étant différé, disparaissent, véritables monstres d'acier, semblant veiller sur la sécurité du secteur. Ils n'agiront pas !
Malgré un harcèlement soutenu, l'ennemi n'attaque pas pendant la nuit.
D'ailleurs, le 129e a l'ordre de tenir à tout prix et, dans l'attente de l'assaillant, nos mitrailleuses et tous nos « Ratapoils » font bonne garde.
Le 10, au matin, les observateurs de la Ferme des Loges signalent un afflux continuel de colonnes par un et par deux, descendant dans les blés de Ressons, sur la Vallée de Matz, puis vers le Bois de Ressons. De toutes les hauteurs qui dominent le Matz, des colonnes semblables s'acheminent vers le Ravin de Marquéglise et vers la cote 116, face à la Ferme Porte. Quelques Compagnies du 162e, en grand'garde dans le Bois de Ressons, sont tournées par l'ennemi. A 10 heures, nos éléments avancés établis dans le voisinage de la Briqueterie de Marquéglise, découverts par le retrait du 162e, doivent se replier sur la ligne Antheuil–Ferme des Loges, qui forme notre ligne de résistance.
Le Sous-Lieutenant **GAUDUT** est tué. A 11 heures, de la Ferme des Loges, se voient, à 300 mètres, les Allemands qui se cachent dans les blés. Ils avaient camouflé leurs caques avec du blé pour mieux se dissimuler en progressant.
Dans l'après-midi, notre artillerie, qui vient de prendre position, tire sur les rassemblements ennemis visibles à l'œil nu dans la région du Bois de Ressons ; elle fait des hécatombes boches. Ils sont arrêtés net !
A 21 heures, sans préparation d'artillerie à la Ferme Porte, maintenant occupée par le 162e, dans un immense « Hourra », une attaque ennemie débouche. L'irruption des premiers soldats ennemis est marquée par un tir de mitrailleuses d'une extrême violence ; couvrant nos positions d'une grêle de balles, les éléments de tête de l'attaque cherchent à progresser à la faveur de la nappe meurtrière qu'ils forment devant eux. C'est la nouvelle méthode d'attaque allemande. Mais nos mitrailleurs sont propres à la riposte. Établis dans le fossé de la route, entre la Ferme Porte et des Loges, ils s'efforcent d'enrayer l'attaque.
Le Colonel ordonne au 3e Bataillon en réserve, de rétablir rapidement la situation à notre gauche, sur le front du 162e, qui a dû céder. Le Commandant **POUREL**, prend personnellement la direction de l'opération avec le Capitaine **ABBÉ** – héros légendaire au 129e – et sa 10e Compagnie réussit, par une vigoureuse contre-attaque, à fermer la brèche qui menaçait de s'élargir.
Les pionniers du Régiment, avec le Lieutenant **BEDOT**, s'établissent sur la route Compiègne–Amiens.
La situation est indécise. Au P.C. du Régiment, établi à la tête d'un petit ravin en plein champ, à peu de distance de la Ferme Porte, on est sans renseignements en ce qui concerne le Régiment de gauche. Il semble qu'il y ait un trou, à gauche de la ligne du 129e. Trois prisonniers de la 4e Division de la Garde, amenés au P.C., annoncent une grande attaque pour 2 heures du matin… et il est minuit !

La nuit se passe dans une veille attentive et dans l'attente d'une attaque qui ne se produit pas. On était prêt !
Au matin du 11, la situation est nette ; à gauche, le 162e s'est rétabli et tient solidement la Ferme Porte.
La 6e Compagnie du 129e occupe toujours la Ferme des Loges. Quant au 1er Bataillon, à Antheuil, il tient en respect l'ennemi, qui cherche constamment à s'infiltrer par la vallée du Matz. Ses mitrailleuses lui font de nombreuses victimes.
A 7 heures, un feu de mitrailleuses extraordinairement nourri nous avertit que l'ennemi tente une nouvelle progression. Entre la Ferme Porte et la Ferme des Loges, à cheval sur la route Compiègne–Amiens, il attaque en effet.
Malgré la belle résistance de la 10e Compagnie, à gauche de la route, l'ennemi progresse. La 10e Compagnie, dans cette lutte corps à corps, a perdu les trois quarts de son effectif, et le vaillant Capitaine **ABBÉ** est tombé en héros, comme il avait toujours combattu.
La 6e Compagnie, à la Ferme des Loges (à droite de la route), recevant l'ordre de se replier, évacue la ferme et vient s'établir à 200 mètres, à la cote 106, sur la route de Compiègne à Amiens.
La matinée se passe en réglages d'artillerie de part et d'autre, l'infanterie ennemie ne pouvant pas s'infiltrer.
A droite du secteur du Régiment, au moment où se déclenchait l'attaque sur notre front, s'est également produit une poussée sur la 126e D.I. Ne trouvant devant elle qu'une résistance trop affaiblie par la fatigue et le nombre restreint des défenseurs, l'attaque ennemie a pu gagner du terrain et s'emparer de la Butte de Vignemont qui, à droite d'Antheuil, domine tout le secteur du 129e et commande les débouchés de Monchy-Humières.

L'attaque de la Ferme des Loges, prise par l'ennemi le matin, est projetée.
A 13 heures, le 2e Bataillon s'élance, commandé par le Capitaine **PERDIJON**.
Les 6e et 5e Compagnies, qui ont la « Ferme des Loges » à enlever, avancent sans hésiter derrière les Capitaines **DELOCHE** et **LEMAITRE**, accueillies dès leur départ par le feu de nombreuses mitrailleuses. Le barrage allemand se déclenche derrière les Bataillons, et la ferme est atteinte. Un combat corps à corps s'engage meurtrier. Le Sous-Lieutenant **BENOIST** tombe mortellement frappé. Le Sergent-Major **DUPUY**, Chef de section à la 6e Compagnie, est aux prises avec un sous-officier ennemi qui le somme de se rendre… **DUPUY** le tue à coups de revolver. Les actes d'héroïsme anonymes sont nombreux, et les relater tous est difficile.
La Ferme des Loges, arrachée à l'ennemi, doit être à nouveau évacuée sous le bombardement qui devient de plus en plus intense.
Le 3e Bataillon est poussé en réserve, à gauche de la route, à peu de distance de la cote 106, sur laquelle le 2e Bataillon s'arrête et se retranche. La Compagnie du Génie divisionnaire vient renforcer le 2e Bataillon, fort éprouvé par son attaque de l'après-midi.
Le soir, à 21 heures, l'ennemi recommence sa tentative d'infiltration. Les mitrailleuses crépitent et, comme dernière réserve, les pionniers montent à droite de la route, derrière le 2e Bataillon, ainsi que la 11e Compagnie.
L'ennemi ne passe pas ; la fusillade est nourrie, les balles sifflent de tous côtés, et sur la grand'route, que parcourent nos brancardiers, elles entrent dans les arbres avec un claquement sec.
Le Commandant **POUREL** (3e Bataillon) est blessé, à droite de la grand'route, et nos pertes commencent à devenir élevées.
Le 12 juin, à 5 heures 30, le 1er Bataillon (Commandant **CARY**) subit une violente attaque, menée à la fois à droite et à gauche d'Antheuil. Notre barrage d'artillerie, déclenché à temps, et un feu de mousqueterie, arrêtent la progression allemande.

Dans la nuit du 12 au 13, le 1er Bataillon, relevé à Antheuil par un Bataillon du 411e R.I., vient en réserve auprès du Colonel, à peu de distance des premières lignes.
Le 13, des sections des 3e et 2e Bataillons progressent, s'infiltrant à droite et à gauche de la route d'Amiens–Compiègne, arrivent à la cote 106 et s'y retranchent, soutenues par des mitrailleuses. Le soir même, le 3e Bataillon, commandé par le Capitaine **GROENÉ**, s'établit en ligne, à gauche de la route, prenant une partie du secteur du 162e, qui est relevé. Le 14, à 3 heures 30, après un tir d'artillerie extrêmement violent sur tout le secteur, une attaque se produit entre la partie gauche d'Antheuil et la Ferme des Loges. Les 5e et 7e Compagnies et nos mitrailleuses l'arrêtent par une vive fusillade. Le Caporal **QUELIN**, de la 7e Compagnie, et ses hommes, méritent pour cette affaire une mention spéciale ; leur opiniâtre résistance a contribué dans une large part à briser l'élan ennemi. Le Caporal **QUELIN** reçoit la Médaille militaire.
Dans la journée du 14, deux reconnaissances du 3e Bataillon et une du 2e , en vue de la réoccupation de la ligne Route d'Antheuil – Ferme des Loges, se heurtent à des groupes ennemis qui empêchent leur progression.
Le 15 est employé à l'organisation du secteur. Une reconnaissance du 2e Bataillon rencontre auprès de la Ferme des Loges un groupe ennemi armé d'une mitrailleuse, et le met en poursuite.
Dans la nuit du 15 au 16, les Allemands arrosent notre secteur à obus toxiques.
Le 16, le bombardement continue violent, mais nulle attaque ne se produit. L'Allemand, définitivement muselé, n'ose plus attaquer. Il a été vaincu par la belle résistance du 129e et l'action intelligente et meurtrière de ses mitrailleuses. Le canon de 37, admirablement commandé par le Lieutenant **DESHAYS**, a joué un rôle important et fort utile, c'est une arme précieuse qu'il faut savoir employer.
Le 17 au soir, le 404e R.I relève, devant la Ferme Porte et la Ferme des Loges, les Compagnies du 129e. Celles-ci vont cantonner à Annel-Longueil-Annel et au Bois de Saint-Giraumont.
Dans la matinée du 18, le Général **MONROË**, commandant la 69e D.I., vient remettre à Annel la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur au Capitaine **GROENÉ** et la Médaille Militaire à l'Adjudant **PIGNÉ**, sanctionnant de suite la magnifique conduite de ces gradés au cours des récents combats.
Le 18 au soir, le Régiment fait étape sur Venette, où, du 18 juin au 9 juillet, il se réorganise et participe à des travaux de défense en avant de Compiègne. Presque chaque nuit, des escadrilles allemandes de bombardement viennent au-dessus de la banlieue de Compiègne, et Venette n'est pas épargné.
Devant Compiègne, jeté dans la bataille sans artillerie sur un terrain inconnu et non fortifié, le Régiment a, une fois de plus, montré sa valeur ! Aux mitrailleuses et aux canons d'accompagnement, nos hommes ont opposé leur vaillance surhumaine, leurs qualités de guerriers et l'emploi rationnel de tous leurs moyens matériels d'action.
Le « boche » n'est pas passé ! La qualité des troupes assaillantes, troupes de la 4e Division de la Garde, montre assez quelle valeur l'ennemi attachait à la réussite de sa poussée sur Compiègne et sur l'Oise ! C'était la ruée sur Paris, c'était son arrivée au cœur de la France…
Malgré des pertes sensibles (du 9 au 17, le Régiment perdit 5 officiers tués, 12 blessés, 60 hommes tués, 600 blessés), le 129e a tenu bon, et le courage moral de ses soldats admirables, loin de s'émouvoir dans les fatigues du combat, grandit encore, leur permettant couramment les actes les plus héroïques. Il avait combattu pendant 9 jours « avec le sourire ».

La belle conduite du Régiment est sanctionnée par la Citation suivante à l'Ordre de la 3e Armée :

Régiment de premier ordre qui a combattu du 9 au 18 juin 1918, sous l'énergique et habile impulsion du Colonel WEILLER, avec une bravoure, un ordre, une précision dans ses

manœuvres au-dessus de tout éloge. Par sa résistance acharnée, a infligé à l'ennemi de très lourdes pertes et l'a arrêté net en l'empêchant d'atteindre les objectifs qu'il s'était assignés.

Le 8 juillet, dans un ordre spécial, le Maréchal **PÉTAIN** attribuait la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre au 129e.
Le Régiment, qui se prépare à de nouveaux engagements, reçoit des renforts, de jeunes classes qui n'ont jamais vu le feu.

PLOISY – PLATEAU DE BELLEU

Le 9 juillet 1918, les 2e et 3e Bataillons font mouvement pour se porter à Canly et Jonquières ; le 1er Bataillon reste à Venette.
La fête du 14 juillet revêt un éclat particulier ; une réunion gaie est organisée et, avec le concours de soldats américains cantonnés dans le voisinage, ce festival connaît un succès sans mélange.
Mais la 60e Division est maintenant rattachée à l'Armée **MANGIN** et va être engagée dans la contre-offensive que l'ancien Commandant de la 5e D.I. va tenter, dans le Soissonnais, pendant que l'Allemand lancera sa grosse attaque entre la Marne et l'Argonne. (Cette attaque s'est déclenchée le 15 au matin.)
Le 15 juillet au soir, le Régiment fait une longue étape, de nuit, à travers la forêt de Compiègne et arrive, le matin du 16, à Rethondes (Oise), où il s'établit en cantonnement d'alerte. Les 1er et 2e Bataillons cantonnent dans les camps, sous bois, autour de Rethondes.
Dans la nuit du 16 au 17, des avions ennemis, survolant la vallée de l'Aisne, laissent tomber leurs bombes sur les convois et sur les rassemblements qu'ils devinent sur les routes et dans les villages. Quelques-uns de nos hommes sont ainsi atteints.
Dans la même nuit, à 3 heures, le 129e se porte à Saint-Étienne-les-Pierrefonds, où il bivouaque en attendant de nouveaux ordres.
Le soir, à 21 heures, le Régiment, alerté, fait mouvement et vient à proximité des lignes, à la ferme Marival, où s'établit le Colonel **WEILLER**, et à Longavesnes, où il se prépare à suivre l'attaque qui doit se déclencher au jour.
La 69e Division est réserve de la 1re Division Américaine qui attaque en direction N.E., sur le front de Coeuvres, à gauche de la Division Marocaine.
Durant cette nuit du 17 au 18 juillet, nos lignes sont le théâtre d'une activité formidable et secrète. De longues files de camions amenant du matériel, des batteries de toutes sortes et de tous calibres, s'établissent un peu partout et, constituant des stocks considérables de munitions, prennent position. Dans l'obscurité profonde, les troupes d'attaque qui se massent, les tanks et autos-mitrailleuses qui se rapprochent, forment une accumulation curieuse. Le violent orage qui dure toute la nuit ajoute à l'entrain de tous : « On les veut, on les aura ! »
Au petit jour, tout est tranquille, tout est caché, rien, dans ce calme trompeur, ne peut dévoiler la force matérielle dont le secteur vient de s'enrichir.
La 10e Armée va attaquer le flanc droit de l'ennemi, tout à son offensive sur la Marne.
A 4 heures 35, notre artillerie déclenche un feu d'enfer, et aussitôt les premières vagues d'assaut s'élancent, soutenues par de nombreux tanks.
A 7 heures 15, la 1re D.I. Américaine a déjà franchi deux objectifs ; à 9 heures 45, elle a dépassé le 3e objectif, atteint Missy-aux-Bois et la Grand'Route de Soissons–Paris, au-delà de laquelle elle ne peut plus progresser. Son avance depuis le début de l'attaque est de 6 kilomètres, et, au chiffre imposant des prisonniers, s'ajoute la capture d'un matériel considérable.
Le Régiment, à midi, reçoit l'ordre d'aller s'établir à Coeuvres, en réserve. Il y a bivouaque jusqu'au 20 au soir, recevant de fréquentes visites d'avions ennemis qui, de temps à autre, la nuit, envoient leurs bombes sur Coeuvres et les camps de la Forêt de Villers-Cotterêts. Dans la

nuit du 20 au 21 juillet, le 129e se rapproche de la ligne et vient en réserve, ainsi que toute la 69e D.I dans le ravin de Missy-aux-Bois.
Une attaque menée par la D.I. qui est en ligne doit avoir lieu, et la 69e D.I., comme dans l'offensive du 18, doit marcher en seconde ligne.
L'attaque part à 8 heures, mais les objectifs assignés ne peuvent être atteints et notre intervention est remise.
L'ennemi s'aperçoit alors de la véritable fourmilière qu'est le Ravin de Missy, il le bombarde avec de gros calibres, nous causant quelques pertes.
Le soir, le 2e Bataillon, mis à la disposition du 1er Régiment de Tirailleurs Marocains, doit prononcer une attaque sur Berzy-le-Sec.
Il part à 18 heures pour aller se mettre en ligne entre le village de Ploisy et la Ferme de Courmelles, quand il est soumis, à l'entrée du Ravin de Ploisy, à un barrage extrêmement violent ; ce bombardement lui coûte, en quelques secondes, 82 tués ou blessés. Il n'en continue pas moins son mouvement et entre en ligne, dans la nuit, au point indiqué.
Le 23, le 1er Bataillon s'établit en ligne à son tour, à la cote 142, à droite du 2e Bataillon, relevant des Compagnies du 1er Tirailleurs Marocains. Le 3e Bataillon effectue, dans le Ravin de Missy, des travaux de défense d'artillerie.
La 69e Division prend le secteur, face au plateau de Belleu, sur lequel l'Allemand s'est accroché.
Le 24, le 2e Bataillon (Capitaine **PERDIJON**) tente de rectifier sa ligne, aux abords de la Roche et le Colonel **WEILLER** reçoit du Général **MANGIN** l'ordre d'attaquer, avec ses trois Bataillons et le 29e Bataillon Sénégalais, qui est à gauche du Régiment. Cet ordre d'attaque, modifié à plusieurs reprises, est d'ailleurs suspendu jusqu'à nouvel ordre. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, le Bataillon **PERDIJON** est relevé, en ligne, par le 3e Bataillon (Bataillon **DE GROUCHY**). Cette relève, qui s'effectue difficilement, par suite d'un bombardement toxique extraordinairement intense, dans les Ravins de Missy et de Saconin, dure jusqu'au matin.
Le matin du 26, dans le Ravin de Missy, le temps pluvieux empêche l'évaporation de l'ypérite provenant des milliers d'obus lancés pendant la nuit.
Les jours suivants, au contraire, le soleil augmente la diffusion du gaz, et le nombre des hommes brûlés, aux yeux et aux parties vives, augmente de plus en plus.
Dans la nuit du 30 au 31, un bombardement, semblable à celui de la nuit du 25 au 26, est déclenché par l'ennemi sur le Ravin de Missy. Des obus de 77, 105, 150 et 210, à ypérite, encagent et battent le Ravin avec précision.
Du 26 juillet au 1er août : 500 intoxiqués, de la C.H.R. et du 2e Bataillon (en réserve), parmi lesquels de nombreux officiers, doivent être évacués.
Toutes les unités de la Division stationnées dans le Ravin de Missy éprouvent des pertes aussi élevées.
Le P.C. du Colonel, établi dans le ravin, n'a pas été épargné par le bombardement. Tous les officiers de l'E.-M. ont dû être, tour à tour, évacués ; l'un d'eux, le Commandant **LORIOZ**, Adjoint au Chef de Corps, meurt à l'ambulance où il a été transporté.
Le Colonel **WEILLER**, ayant perdu tous ses services, brûlé par le gaz vésicant, veut « tenir », et jusqu'au bout, malgré la douleur que lui causent ses brûlures ; seul, désormais, s'occupant de tout avec une égale science et une inlassable bonne humeur, il dirige son Régiment, préparant l'assaut qui va être donné bientôt.
Le 28 au soir, une patrouille du 3e Bataillon s'est heurtée, au groupe de maisons de la Roche, à un fort parti ennemi, armé de mitrailleuses, qui s'y était retranché.
Le 1er août, le Régiment étend son secteur, et relevant sur la droite un Bataillon du 72e R.I., couvre, à l'Est, jusqu'à la Sucrerie d'Aconin. Chacun des deux Bataillons, en ligne, 3e à gauche, 1er à droite, couvre un front de deux kilomètres.

Le 2 août, des indices certains montrent que l'ennemi se prépare à évacuer les positions qu'il occupe sur le Plateau de Belleu. La 69e Division attaque à 5 heures.
Le 3e Bataillon, en liaison avec le 151e R.I., s'empare de Courmelles, puis, franchissant la Crise au Moulin-Saint-Félix, entre dans Vignolles. Le 1er Bataillon, en liaison avec le 72e R.I., franchit le ruisseau devant Noyant, dépasse Noyant et débouche sur le plateau de Belleu.
A 15 heures, tout le Régiment se trouve sur le Plateau : le 3e Bataillon occupe la tranchée de Septmonts, pendant que le 1er Bataillon est établi sur la partie Sud du plateau. Le 2e Bataillon et le Colonel se trouvent à la cote 141, derrière le 1er Bataillon.
La marche, arrêtée un instant par un tir trop court d'artillerie, est reprise.
Le 3e Bataillon progresse rapidement en suivant la tranchée des Septmonts ; le 1er Bataillon occupe la Ferme de la Carrière-l'Évêque, ancien poste de commandement ennemi, puis continue sa progression et vient rejoindre le 3e Bataillon à la tranchée de Septmonts.
Les deux Bataillons s'établissent donc ensemble à la tranchée de Septmonts, pendant que le P.C. du Colonel **WEILLER** est installé à la Carrière souterraine, au Nord du Ravin de Septmonts.
Puis, deux patrouilles de cavalerie sont envoyées, l'une à Acy, vers le Nord-Est, l'autre vers Billy et Venizel.
Une section de la 11e Compagnie, commandée par le Sous-Lieutenant **REVERDY**, part en reconnaissance dans le village de Billy. Les patrouilles de cavalerie rentrent et rapportent des renseignements précieux :
Acy, à droite, est encore occupé par l'ennemi ;
Billy et Venizel sont évacués ; les ponts sur l'Aisne sont détruits. Ce mouvement est arrêté à la tombée de la nuit, sauf pour le 3e Bataillon, qui marche vers l'Aisne (Billy et Venizel).
Le 3 août, ce Bataillon, qui a atteint Billy et Venizel, est en liaison avec le 72e à droite ; nous tenons l'Aisne.
De toutes parts, comme un échafaudage mal assis, les craquements du front boche en annoncent l'écroulement prochain.
La manœuvre sûre et claire du Maréchal Foch a raison du coup de bélier allemand. Aux heures pleines d'angoisses du printemps 1918 succèdent les élans d'espérance que nous donnent l'appoint de nos amis américains et le retour de la Victoire.
Mais un nouvel effort est nécessaire, l'ennemi s'est retranché sur les Plateaux de la rive Nord de l'Aisne, et là, solidement établi dans son « Hindenburg Stellung », il semble défier nos attaques.
Attendons ! le Général **MANGIN** ne saurait rester inactif. Une nouvelle offensive est en préparation, et celle-là va rendre la défaite allemande si écrasante, que le « Kolossal » orgueil germain ne pourra plus s'en relever.
Le 129e, qui a avancé de 12 kilomètres en deux jours, a connu d'autres sacrifices et est tout prêt pour la nouvelle épreuve qui doit libérer notre sol de la souillure prussienne.

VENIZEL

Le 3 août, le Régiment occupe la position suivante :
3e Bataillon en ligne au Bord de l'Aisne ; 10e Compagnie devant Venizel, en liaison avec le 72e R.I. ; 11e et 9e Compagnies en avant de la voie ferrée de Soissons, en liaison avec le 162e R.I.
1er Bataillon en réserve à la tranchée de Septmonts.
2e Bataillon et P.C. du Colonel à la Ferme Carrière-l'Évêque.
Dans les premiers jours de l'occupation du secteur, le 129e est soumis à un bombardement sévère. Petit à petit, ce bombardement diminue d'intensité et devient un harcèlement souvent toxique. Notre artillerie ne reste pas inactive et apprend aux Boches que nous ne manquons plus de munitions.

Le 9 août, le 2e Bataillon reçoit un renfort du C.I.D.
Le 10 août, le Régiment étend son front à gauche jusqu'au boyau Garibaldi ; le 151e a relevé le 162e et, à droite, le 335e a relevé le 72e. Nos patrouilles sont actives et parcourent sans répit la rive gauche de l'Aisne. Parmi ces patrouilles, le groupe franc du 3e Bataillon, commandé par le Lieutenant **REVERDY**, se distingue particulièrement par ses raids audacieux sur le poste des « Bidons ».
Au Nord-Ouest de Venizel, caché dans les hautes herbes et protégé par une boucle de l'Aisne, un petit poste ennemi est établi sur la rive gauche de la rivière. Ce poste, dit poste des « Bidons », établi en observatoire et position de flanquement, est couvert par les mitrailleuses ennemies établies sur la rive droite. De nombreuses patrouilles sont exécutées, chaque jour et chaque nuit, par le Lieutenant **REVERDY**, pour s'assurer de son existence, car sa présence nous donne la certitude que l'ennemi est toujours en position et retarde son mouvement de retraite.
Le 19, les pontonniers du Génie avec nos pionniers commencent à construire des passerelles pour le passage prochain de l'Aisne. Le Colonel **WEILLER** fait utiliser un nombreux matériel abandonné par l'ennemi à la Gare de Venizel, et les travaux s'exécutent avec rapidité.
Le 23 août, au soir, le Commandement recommande d'établir un contact serré avec l'ennemi.
A 3 heures, dans la nuit du 23 au 24, le Lieutenant **REVERDY** et sa patrouille habituelle échangent des coups de fusil avec le poste de la rive gauche de l'Aisne, malgré les bombardements quotidiens de l'ennemi.
Pendant ce temps, au pont détruit de Venizel, deux sections de la 10e Compagnie, et le Groupe franc du 1er Bataillon, commandé par l'Aspirant **QUÉNEC**, franchissent l'Aisne en barques. La reconnaissance parcourt 800 mètres dans les prairies de la rive droite de l'Aisne et s'aperçoit, tout à coup, que l'ennemi s'est infiltré derrière elle, coupant sa retraite. Sous le feu des mitrailleuses, une Section de la 10e et le groupe **QUÉNEC** réussissent à repasser l'Aisne ; seule la Section de l'Adjudant **DERIEN**, forte de 18 hommes, gênée par le jour qui s'est levé, doit se cacher en attendant une occasion meilleure pour rejoindre nos lignes.
Le 24, au soir, dans une tentative pour se rapprocher de la rivière, la Section **DERIEN** se heurte aux Allemands qui lui coupent la retraite. Un combat s'engage : 4 hommes réussissent seuls à repasser sur la berge, et là, cachés sous un petit poste ennemi installé sur le chemin de hallage, ils attendent le secours de la rive française. Au petit jour, une tentative pour les ramener échoue ; à 8 heures, un soldat du Génie passe en barque, devant les sentinelles allemandes, et en deux voyages ramène les quatre rescapés de la Section **DERIEN**.
Dans la matinée du 25, l'ennemi tire à obus toxique sur Billy.
Le 26 août, au soir, le 129e, relevé par le 74e, de son ancienne 5e Division, vient en réserve à Belleu et Vignolles.
La 69e Division va effectuer le passage de l'Aisne, première offensive en préparant une seconde de plus grande envergure.
Les 28, 29 et 30 août, le 151e franchit l'Aisne en barques et attaque l'ennemi, retranché dans le Faubourg Saint-Waast-de-Soissons. Cette tentative hardie est couronnée de succès, et les mitrailleuses allemandes, établies sur la rive Nord de l'Aisne, se taisent une à une, muselées par l'avance des camarades du 151e.
A Belleu, le 129e se prépare à poursuivre l'attaque, et les Compagnies se réorganisent pendant qu'en avant gronde la canonnade. Les Officiers effectuent des reconnaissances pour le passage de l'Aisne. Une Compagnie de chars d'assaut, d'agiles petits tanks Renault, est affectée au 129e.

CROUY – BATAILLE DE L'AISNE

Le 31 août, au matin, le 129e passe l'Aisne sur les passerelles établies par le Génie devant le Faubourg Saint-Waast, et va relever, en avant et à droite de Crouy, un Bataillon du 151e R.I.

Continuant sa victorieuse progression, le 151e s'est emparé dans la journée du 31 août du village de Crouy, au Nord-Est de Soissons.
Ses deux Bataillons qui sont en ligne sont relevés : l'un par le 129e à droite, et le Bataillon de gauche par le 162e R.I.
Ce front de deux Bataillons sera le front d'attaque de la 69e D.I. dans les glorieuses journées qui vont suivre.
A midi, le 31, le Colonel **WEILLER** est au Séminaire de Saint-Médard, au Nord de la ville ; le 1er Bataillon occupe les tranchées du Belvédère et de la Sablière ; le 2e Bataillon est à Saint-Médard et le 3e Bataillon demeure en réserve dans le Faubourg Saint-Waast.
Dans la nuit, le 2e Bataillon remplace en ligne le 1er Bataillon.
Le 1er septembre, au matin, la situation est la suivante :
2e Bataillon en ligne, à hauteur du Cimetière de Crouy, et en liaison à gauche avec le 162e.
1er Bataillon établit face à l'Est, en fenêtre, dans l'espace vide existant entre Crouy et la Distillerie, sur l'Aisne, à la conquête de laquelle s'acharne le 5e R.I. de la 5e D.I.
Le 3e Bataillon est réserve de Régiment à Saint-Médard.
Le 151e, réserve de D.I., est établi dans Soissons.
Le 129e est tout prêt pour cette nouvelle épreuve.

La journée du 1er septembre est marquée par un violent bombardement de nos positions par l'artillerie allemande. Au-dessus de la vallée de l'Aisne et de la ville de Soissons, bombardée par l'ennemi, se dresse, au Nord, la ligne des collines calcaires qui forment les avancées du massif de Saint-Gobain-Laffaux, le Chemin-des-Dames. Plateaux aux noms à jamais immortalisés par les combats meurtriers de 1917.
L'ennemi ne pouvait avoir de meilleure position pour se retrancher, que ces plateaux de la rive Nord de l'Aisne. Leurs flancs, escarpés, semblent défier tous les assauts, et, cachées dans toutes les aspérités de terrain, les mitrailleuses nombreuses qui hérissent la ligne Hindenburg rendent la position quasi imprenable.
Imprenable ? Douaumont aussi était imprenable !…

Le 2 septembre, la Division se prépare à l'assaut, pendant que de tous côtés gronde la voie de nos canons en fête. C'est l'hallali de la Victoire !
Le Bataillon **CARY** (1er Bataillon) vient occuper la base de départ, face au plateau de Crouy.
Le Bataillon **BELIN** (2e Bataillon) se groupe à l'Est de la voie ferrée de Laon.
Le Bataillon **DE GROUCHY** (3e Bataillon) occupe les tranchées du Belvédère et de la Sablière.
Le 162e doit attaquer en liaison à gauche avec le 129e. Le 5e R.I. est face à Bucy-le-Long, à droite.
L'ennemi réagit à contre-préparation, par son artillerie et par des tirs nourris de mitrailleuses.
L'axe de la marche étant S.O.-N.E., le premier objectif du Régiment est une tranchée se trouvant sur le sommet du plateau, à 2 kilomètres de la base de départ ; l'objectif en fin de journée doit être la route Pont-Rouge–Vregny, beaucoup plus éloignée.
A 14 heures, l'heure H, 1er Bataillon en tête, le 129e part à l'assaut !
Superbes de vaillance et avec le sourire, nos hommes « collent » au barrage roulant, gravissant les pentes du plateau de Crouy à une allure endiablée.
La ligne allemande, la « tranchée Hindenburg », fortement occupée par l'ennemi, est bientôt abordée.
La fusillade est vive, les mitrailleuses vomissent la mort dans un crépitement infernal, les grenades pleuvent dru ! Qu'importe ! Rien ne saurait arrêter l'élan sublime des « Ratapoils » du 1er Bataillon. Malgré les camarades qui tombent dans la lutte, tués ou blessés, la progression n'en est pas ralentie. Pendant que les nids de mitrailleuses boches sont pris à partie par nos grenadiers, les unités voisines débordent la position et continuent leur mouvement vers l'avant.

La tranchée Hindenburg est dépassée, la cote 151 est atteinte sans coup férir, et les vaillants et agiles assaillants de la première vague s'infiltrent dans le bois de la cote 151, qu'ils trouvent devant eux.
Déjà le 2e Bataillon, formant la vague de soutien, aborde la tranchée Hindenburg, et les nids défensifs allemands se taisent, réduits à l'impuissance par nos « nettoyeurs », tous des héros !

En tête d'une unité de son Bataillon, le Capitaine **BELIN** progresse dans un élément de la tranchée Hindenburg, quand tout à coup il se trouve face à face avec des mitrailleurs ennemis qui s'apprêtent à tirer. Sans hésiter, le Capitaine **BELIN** bondit sur le groupe, déchargeant son revolver dans le tas, pendant que le Sergent **ROQUES**, qui suivait son Chef de Bataillon, tue à bout portant, sur leur pièce, deux des mitrailleurs et s'empare de la mitrailleuse. Les quelques hommes qui restent s'enfuient et sont d'ailleurs faits prisonniers quelques minutes plus tard. Le Sergent **ROQUES** est cité à l'ordre de la 10e Armée.

Il est 14 heures 30, et les chars d'assaut qui suivent le Régiment en réserve, prêts à lui donner leur appui aux passages difficiles, arrivent à la route de Crouy à la Distillerie. L'artillerie ennemie, qui a réagi faiblement jusqu'ici, entame un tir d'interdiction sur les voies d'accès du plateau de Crouy, le Cimetière, la Distillerie. Ce tir d'interdiction, d'une violence inouïe, durera jusqu'à la nuit, gênant considérablement l'arrivée des réserves et nous causant des pertes sensibles.
De nombreux tanks, recevant de la cote 132 des projectiles de plein fouet, flambent ou gisent éventrés.
A 15 heures, les 2e et 3e Bataillons sont passés malgré le barrage, et la progression du 1er Bataillon continue. A 15 heures 30, la tranchée ennemie, formant le premier objectif, est atteinte par le Bataillon **CARY**, lequel s'y est installé. Le Bataillon **BELIN** a dépassé la ligne Hindenburg et la cote 151 et est installé en lisière Nord et Est du Bois de la Cote 151.
Le Bataillon **DE GROUCHY**, enfin, dont les éléments avancés sont dans la tranchée Hindenburg, est accroché à la pente Sud-Est du Plateau, en réserve du Régiment. A notre droite, le 5e R.I., arrêté par les mitrailleuses de Bucy-le-Long, n'est pas encore à notre hauteur.
A gauche, le 162e R.I. se trouve aussi un peu en retrait du 1er Bataillon.
La formidable position de Crouy est enlevée, et les Ratapoils du 129e vont venger les braves qui, en 1914-15, avaient défendu jusqu'à la mort ce même plateau.
A 16 heures, le Colonel reçoit de la Division l'ordre de s'organiser sur la position conquise, l'attaque sur le deuxième objectif ne devant être reprise que sur nouvel ordre.
L'opération menée par le 129e a parfaitement réussi. Dans un terrain extrêmement pénible, notre première vague a réalisé un bond de deux kilomètres. 200 prisonniers, dont 4 officiers et un matériel important, sont tombés entre nos mains.
Les trois pionniers **MIGNOT, DELIGNY, AUBERT**, accompagnent un tank qui opère au Nord du Chemin de Crouy à Bucy-le-Long. Ils tombent sur une tranchée ennemie et en capturent tous les défenseurs, soit 80 Allemands. Ne pouvant quitter le tank qu'ils accompagnent, ils remettent leurs 80 prisonniers aux unités proches appartenant au 5e R.I., et continuent très simplement la tâche qu'on leur a confiée.
A 18 heures 30, un bombardement ennemi intense sur le plateau est bientôt suivi d'une forte contre-attaque. Le 1er Bataillon, qui a subi d'assez lourdes pertes pendant l'attaque, ne peut se maintenir dans la tranchée conquise et doit l'abandonner. En combattant, le Bataillon se porte en défense du Bois de la Cote 151, dont il organise, avec le 2e Bataillon, les lisières Nord et Est.

Nos mitrailleuses brisent l'attaque ennemie, puis nos hommes s'installent dans le Bois, prêts à mourir s'il le faut, mais bien décidés non seulement à ne pas céder un pouce de terrain mais à reprendre l'offensive.

Le sacrifice n'aura pas été vain ; l'ennemi hésitant un moment et surpris de ce coup de boutoir qu'il était loin d'attendre, sur une position aussi solide que le plateau de Crouy, va se dérober

une fois de plus et chercher en la « Hunding Stellung » au Chemin-des-Dames, une retraite inexpugnable.
Pendant la nuit du 2 au 3, les abords du village de Crouy et le village lui-même sont soumis à un harcèlement méthodique par obus toxiques et explosifs.
Le mouvement offensif de la 69e D.I. doit reprendre dès le 3 au matin.
La Compagnie de chars Renault affectée au Régiment est indisponible par suite de ses pertes de la veille et ne peut prendre part à l'opération. Aucun char n'avait pu atteindre le Plateau.
Les batteries de tranchées de la Division et notre canon de 37, installés dans le ravin Est de Crouy, commencent un tir de destruction des mitrailleuses ennemies qui, installées à la tête du Ravin, empêchent toute progression.
A 7 heures, un renseignement de la Division apprend qu'à gauche de Crouy, les Allemands se replient et viennent d'abandonner la cote 132 au Nord-Ouest du village. Devant nous il faut forcer l'ennemi à la retraite.
Le Bataillon **CARY** se porte en avant, sans hésiter. En quelques minutes, malgré la violence de réaction par mitrailleuses, le premier objectif assigné aux Compagnies est enlevé.

A midi, la situation est la suivante :
Bataillon **CARY**, occupant et organisant la tranchée-objectif ;
Bataillon **BELIN**, à la lisière Nord du Bois de la Cote 151 ;
Bataillon **DE GROUCHY**, sur les pentes Sud-Est de la Cote 151.
A 17 heures, suivant l'ordre d'attaque reçu, le 129e doit reprendre la progression et atteindre le chemin de Bucy-le-Long – Pont-Rouge.
Le 1er Bataillon reste en ligne, renforcé par une Compagnie du 2e Bataillon (la 7e Compagnie).
A l'heure H, l'attaque débouche, mais l'ennemi ouvre un feu de mitrailleuses extrêmement nourri, pendant que son artillerie exécute sur toute la position un barrage d'une intensité effrayante.
Notre progression est arrêtée, ainsi d'ailleurs que celles des Régiments voisins.
En fin de journée, le décompte de nos pertes est le suivant : 6 officiers, dont le Commandant **CARY**, blessé légèrement, et 100 hommes sont tombés.
Le 4 septembre, à 8 heures, en ligne, se trouve un Bataillon formé du mélange des 1er et 2e Bataillons, commandé par le Capitaine **BELIN**.
Le Bataillon **DE GROUCHY**, en réserve, se trouve à peu de distance de la ligne avancée.
A gauche, le 162e R.I., très éprouvé, a été relevé par le 224e de la 5e Division ; à droite, se trouve toujours le 5e R.I., qui avance dans le Ravin de Bucy.
Le 129e doit progresser par ses propres moyens, et l'ennemi tirant constamment à la mitrailleuse, balaie de ses nappes de balles le plateau nu, sur lequel s'accrochent nos hommes.
La Compagnie de droite du 2e Bataillon appuie par ses feux l'offensive du 5e R.I. sur la ferme de la Montagne, puis sa progression dans le Ravin de Bucy.
A 16 heures 15, par infiltration, toute notre première ligne commence à progresser.
A 17 heures 20, l'avance est sensible, plusieurs centaines de mètres ont été gagnés.
A 19 heures 30, la tête du Ravin de Bucy est atteinte, la dernière Section de la Compagnie de droite a capturé, dans un abri blindé de la tête du Ravin de Bucy, 1 officier allemand et 8 hommes.
L'ennemi tire continuellement à la mitrailleuse et exécute, de 19 à 23 heures, sur le plateau et la pente S.-E. du plateau de Crouy, un sérieux bombardement toxique.
Nos pertes ont été, dans cette journée du 4, de 1 officier et de 58 hommes de troupe.
Dès la pointe du jour, le 5 septembre, nos patrouilles établissent le contact avec l'ennemi, qui commence à se replier.
Le 129e se lance derrière lui, Bataillon **BELIN** en tête, Bataillon **DE GROUCHY** en seconde ligne, le Colonel dirige personnellement l'attaque en première ligne.

A 9 heures 45, les premiers éléments du Régiment traversent la route Pont-Rouge–Bucy.
A 16 heures, la cote 170 est dépassée, les Compagnies du Bataillon **BELIN** s'arrêtent sous le feu des mitrailleuses et des obus fusants ennemis, aux ouvrages S.-O. de Vauveny à droite, à la tête du ravin commandant le village.
A 17 heures 30, le Bataillon occupe le plateau à hauteur de Vauveny, ses patrouilles fouillent Vauveny à droite et le Bois de la Faucille en avant.
L'ennemi, dont on voit à 2 kilomètres les groupes nombreux qui s'agitent sur le plateau du Moulin de Laffaux et sur les crêtes au Nord de Nanteuil-la-Fosse, s'organise sur les positions qu'il a occupées pendant longtemps, avant son offensive de mai.
Nous sommes à quatre cents mètres au Sud de Laffaux, quand à 18 heures 30 un Bataillon du 168e relève le Bataillon **DE GROUCHY**, qui descend immédiatement à Belleu.
A la nuit, le Bataillon **BELIN** est également relevé et descend à Belleu, où le Régiment se réorganise dans la journée du 6 septembre.
Le 7 septembre, le 129e, enlevé en camions-autos, vient prendre à Thury et Bargny-en-Valois un repos qu'il a bien mérité.
Le Régiment demeure dans la région de Thury-en-Valois jusqu'au 14 septembre, date à laquelle il embarque à Betz-en-Valois, à destination de la Lorraine.
Les combats du Plateau de Crouy, qui servaient de baptême du feu aux « jeunes » arrivés en renfort après Antheuil, ont montré que tous, jeunes ou anciens, savaient avoir, devant le danger, le même courage, le même esprit de sacrifice.
Aux qualités guerrières des anciens, due à une déjà vieille expérience, les jeunes opposent la volonté et le « mordant » qui les rend les égaux des meilleurs.

A Crouy, le 129e s'est surpassé et a mérité sa troisième palme, par la citation suivante, à l'ordre des armées du Nord et du Nord-Est :

Merveilleux Régiment, alliant à l'audace la fougue et l'héroïsme. A livré, sous les ordres du Colonel WEILLER, du 1er au 5 septembre 1918, des combats très durs. A enlevé les fortes positions qui étaient ses objectifs, renouvelant à l'assaut du plateau de Crouy, le glorieux exploit qui, le 22 mai 1916, le rendait maître en onze minutes du Fort de Douaumont, puissamment défendu. A poursuivi l'ennemi sans relâche, avec une ténacité et un courage remarquables.

SECTEURS DE LORRAINE – L'ARMISTICE

Embarqué les 14 et 15 septembre 1918 à Betz-en-Valois, le Régiment débarque les 15 et 16 à Jarville-lès-Nancy et cantonne à la caserne Molitor, à Nancy.

MORVILLE et PORT-SUR-SEILLE. — Le 17, le 129e reçoit l'ordre de relever un Régiment Américain, en ligne au S.-O. de Pont-à-Mousson, entre Morville et Port-sur-Seille.
Le 18, au soir, il entre en secteur. La 69e Division a relevé la 82e Division U.S. et tient le front de la Moselle à Nomény.
Dans le Secteur du Régiment, deux Bataillons sont en ligne, un Bataillon est en réserve à Ville-au-Val et Landremont (Meurthe-et-Moselle), où se trouve le P.C. du Colonel.
Secteur tranquille, constituant, après les affaires de Crouy, une véritable période de repos pour le Régiment.
Les lignes ennemies, distantes de nos petits postes de près d'un kilomètre, sont établies au-delà de la Seille, rivière servant de frontière, avant 1914, entre le département de la Meurthe-et-Moselle et la Lorraine annexée.

Ancestramil

Des observatoires établis au-dessus de Landremont, au Rocher de la Vierge, on aperçoit, à 30 kilomètres, très nettement, les clochers et les toits des maisons de Metz, ainsi que les hangars à zeppelins de Frescaty. Et ce spectacle, joint à la lecture des splendides succès des offensives de nos armées, allume dans les yeux de nos « poilus » une lueur de confiance rayonnante. Ils ne la garderont plus longtemps, la Lorraine, ces Teutons maudits, l'heure de la Justice a enfin sonné !...

Le 25 septembre, à l'aube, dans les arbres de la forêt de Facq, surgit l'éclatante clameur de nos canons en liesse.

Un coup de main tenté par les groupes francs de la Division, sur le massif de Bouxières, face au signal de Xon, est le motif de ce vacarme matinal. Le coup est monté par le Colonel **WEILLER**, qui commande par intérim l'I.D. 69.

Le 129e ne prend qu'une petite part à l'action, les Sections de canons Stokes du Régiment appuient l'attaque, et deux Compagnies du 1er Bataillon viennent en réserve auprès de Mousson. Ces dernières n'ont pas à donner et rejoignent leur Bataillon dès le soir même.

Le 30 septembre, le 52e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais, demeuré au Bois Le Prêtre, en juin, après le départ du 129e, est de nouveau affecté au Régiment. Ses Compagnies sont partagées entre nos Bataillons.

Le 6 octobre, une patrouille allemande, qui tente de faire sauter le pont de Port-sur-Seille, est mise en fuite par nos fusiliers mitrailleurs.

Le 9 octobre, la Division est relevée par une Division Noire Américaine. Le 129e fait étape, dès le soir même, à Bouxières-aux-Dames.

Le lendemain 10, le Régiment cantonne à Ludres, Saint-Max et Bezaumont, au Sud de Nancy, et se prépare à prendre, en avant de Nancy, un nouveau secteur.

BRIN-SUR-SEILLE et PLATEAU d'AMANCE. — Les 12 et 14 octobre, le Régiment fait mouvement sur Laitre-sous-Amance (Meurthe-et-Moselle), où il relève le 94e R.I., un Régiment de la 42e Division.

Deux Bataillons occupent la ligne de résistance, dans la forêt de Champenoux, pendant qu'en avant, le Bataillon, disséminé dans le Bois de Saint-Jean-Fontaine, assure le service de surveillance.

Le front du Régiment s'étend entre le hameau détruit de Bey, sur la Seille, et le village, également détruit, de Brin, à 3 kilomètres au Sud.

Là, comme dans le secteur de Morville, la Seille nous sépare des Allemands. Les lignes sont loin l'une de l'autre, et nos patrouilleurs, dans ce « no man's land » fertile aux embuscades, s'en donnent à cœur joie.

De temps à autre, les canons ennemis de la forêt de Gremecey arrosent les carrefours de la forêt de Champenoux, mais nos « Ratapoils » ont connu d'autres bombardements, et ils se rient de ceux-là !

Le P.C. du Colonel **WEILLER** est établi à Laitre-sous-Amance, où fonctionne, chaque soir, très suivi par la population civile de Laître et par nos hommes au repos, le cinéma du Régiment.

Le 18 octobre, deux soldats de la 9e Compagnie, **COLLIGNON** et **GILLET**, ayant eu connaissance d'un ordre du Général **PASSAGA**, demandant la capture de prisonniers, partent seuls, et, sans hésiter, franchissent la Seille, traversent de nombreux réseaux de fil de fer. Ils parcourent 800 mètres dans la ligne allemande et arrivent enfin à proximité d'un petit poste dans lequel ils entendent les deux sentinelles ennemies qui causent entre elles. Nos deux hommes bondissent, en un tour de main ils ont raison de la résistance des deux Allemands. Puis, le retour s'effectue à travers les réseaux barbelés, que les boches, rendus complaisants par l'exhibition à point d'un revolver décidé, aident à passer à nos hommes ; nos deux poilus repassent la Seille à califourchon sur le dos des deux boches.

Chaque soir, dans les derniers jours d'octobre, nos groupes francs, menés : par le Lieutenant **CARRÈRE** au 3e Bataillon ; par le Lieutenant **LEGRAND** au 2e ; par le Lieutenant **POLI** au 1er, passent la Seille et exécutent des raids, parfois très loin, dans les lignes ennemies, glanant des renseignements toujours intéressants.
La 10e Compagnie, commandée par le Lieutenant **GRAND**, effectue, dans la nuit du 5 au 6 novembre, une reconnaissance dans la région de Bioncourt, sur la rive Est de la Seille.
Cette même nuit, les groupes francs des 1er et 3e Bataillons participent sur Manhoué, dans le secteur voisin du Régiment, à un coup de main monté par la 69e Division, avec le concours des groupes d'élite des trois Régiments de la Division.
Le 52e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais, retiré définitivement du Régiment, le 6 novembre, part pour le Midi.

Mais, le front de la VIIIe Armée commence à être animé par la fièvre des préparatifs d'attaques.
Déjà des voies ferrées nombreuses, construites en un clin d'œil, portent les épis qui permettront aux pièces d'artillerie tirant sur rails, de prendre position.
De loin en loin, de prodigieux dépôts de munitions sont établis, et les dépôts de matériel cachés un peu partout. Autour du plateau d'Amance, vont et viennent, la nuit, de longues files de camions.
Dans la forêt de Champenoux, les positions de batteries se construisent, comme par enchantement, et dans les premiers jours de novembre, des canons arrivent, de tous calibres, de tous modèles, et se figent dans le silence de la forêt.
Sur les bords de la Seille, la nuit, des équipes du Génie viennent préparer des passerelles et, le jour, camouflent soigneusement leurs travaux.
Puis, et cette fois il n'y a plus de doute, voici venir en gare d'Amance les groupes d'artillerie d'assaut, les fameux petits tanks Renault, que nous vîmes à l'œuvre au cours de l'été.
La grande attaque, sur ce front de Lorraine, immobile depuis 1914, n'est plus qu'une question d'heure.
Et, tandis que se poursuivent les préparatifs d'attaque dans la Vallée de la Seille, la défaite ennemie, sur tout le front d'Ostende à la Meuse, tourne à la débâcle. La demande d'armistice du Gouvernement allemand, l'arrivée des parlementaires, sont autant de faits qui attirent impérieusement notre attention.
Avec un intérêt passionné, nous suivons les phases de la négociation de l'Armistice.
Le Lieutenant **BEAUCOUSIN** et ses équipes de T.S.F. ne chôment pas, les radios de « Nauen» et de la « Tour Eiffel » se succèdent et marquent les étapes de la délivrance prochaine.
Le 10, au soir, les Allemands tirent un feu d'artifice au-dessus de la forêt de Gremecey.
Dans la nuit, exécutant un coup de main préparé depuis une semaine, le Lieutenant **GRAND** et sa Compagnie (10e Compagnie), traversent la Seille et envahissent le village de Bioncourt.
En un clin d'œil, le village est enlevé et 27 prisonniers, dont 1 officier, 3 sous-officiers, restent entre nos mains.
Ce sera le dernier fait d'armes du 129e avant l'Armistice.
A 5 heures du matin, un radio du Grand Quartier Général prescrit de suspendre, à 11 heures, toutes les hostilités.
L'Armistice est signé !
La nouvelle se répand… comme se répandent les bonnes nouvelles ! En cinq minutes, toutes les Compagnies, dans la forêt de Champenoux, connaissent l'heureuse issue des négociations.
Il n'y a pas de cris, pas de bruyantes manifestations de joie débordante !
Nous étions si sûrs de la Victoire, nous l'attendions avec une si grande confiance, que sa venue ne nous a pas surpris.
Seul un sentiment profond nous envahit. Il est fait à la fois de la joie intime d'être encore debout à l'heure de l'écrasement de l'Allemagne, et du souvenir ému allant vers les braves camarades tombés si nombreux pendant ces quatre années.

Jamais les Lorrains ne virent feu d'artifice comme celui qui illumina, le soir du 11 novembre, le petit village de Laître-sous-Amance.
Vers le ciel montaient en gerbes la multitude des fusées-signaux subitement déclenchées. La gamme des feux rouges, verts, blancs, réclamèrent impunément les barrages, en une pluie de feu, pendant que, sur la place du village, s'élevait, plus symbolique que jamais, notre vibrante *Marseillaise*.

L'ENTRÉE EN LORRAINE

Se trouvant en ligne au moment de l'Armistice, le Régiment va avoir l'honneur de pénétrer un des premiers sur le sol lorrain, redevenu français.
Devant traverser la Seille au pont de Manhoué, le 17, la veille le Régiment fait étape à Leyr, à pied d'œuvre.
Et le 17, au son de la *Marseillaise*, les trois Bataillons du 129e passent l'ancienne frontière de 1914.
Jour à jamais mémorable !
Après la traversée de Manhoué détruit, le Régiment traverse la région désolée, labourée par nos obus qui, hier encore, était la zone de combat, et qui, aujourd'hui, est déserte.
Après Jalaucourt, le 129e traverse le gros bourg de Delme – encore inhabité – dans lequel il défile devant le Général **MONROË**, commandant la Division.
Le 17, au soir, le Régiment cantonne à Viviers et Delme, dans l'arrière zone de l'ancien front ennemi.
Les jours suivants, la marche triomphale continue à travers la Lorraine en fête.
Partout des Drapeaux aux fenêtres, partout le sourire aux lèvres. Sur tous les visages se lit le bonheur dans son épanouissement le plus pur.
A Vatimont, dans une envolée de cloches sonnant la Victoire, à Valmont, à Saint-Avold, où les jeunes Lorraines viennent pieusement baiser la soie déchirée du Drapeau, nos hommes sont couverts de fleurs. Forbach fête de la même façon la Victoire et l'entrée des « Ratapoils » du 129e.
La réception enthousiaste qui est faite dans tous les villages traversés montre tout l'attachement sincère et le patriotisme de ce peuple si longtemps opprimé.
Saint-Avold, en souvenir du 129e, donne à une de ses places le nom du Colonel **WEILLER**.

PAYS DE LA SARRE – LE PALATINAT

Le 5 décembre, la 69e Division, passant l'ancienne frontière de 1870, défile dans les rues de Sarrebruck, au milieu d'une foule curieuse et sourdement hostile.
Le Régiment stationne, jusqu'au 15 janvier 1919, dans la région de la Sarre : Neunkirchen, Heiligenwald, Elversberg, Ottweiller.
Les Bataillons assurent la garde des voies ferrées et des puits de mines, si nombreux dans cette région.
Le Général **MONROË** quitte la Division pour prendre le commandement du 15e Corps d'Armée. Il laisse à tous le regret unanime dû à sa bienveillance habituelle et à ses qualités de Chef éclairé et vigoureux.

Quelques jours plus tard, la 69e Division étant dissoute, les trois Régiments qui la composent se préparent à rejoindre leurs Corps d'origine. Avant la dissolution du 32e Corps, l'ordre suivant du Général **PASSAGA** est publié :

Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats du 32e Corps d'Armée :
Au moment où les nécessités de réorganisation de l'Armée viennent modifier profondément la constitution du 32e C.A., je vous adresse un dernier salut.
Nous avons, enfin, atteint la Victoire, après plus de quatre années de luttes et de durs combats, au cours desquels vous avez fait triompher le « Coq Gaulois » sur tous les champs de bataille où vous avez été engagés.
Au Livre d'Or de la Guerre, la page du 32e C.A. brillera entre toutes.
Au cours de ces luttes de géants, vous avez porté très haut la réputation des armes françaises. Partout vos Régiments ont montré que le mot honneur était inscrit à leurs Drapeaux.
Inébranlables dans la défensive, dans vos attaques, jamais l'ennemi n'a pu briser votre élan. Quand est venu l'offensive finale de juillet 1918, vous vous êtes portés à l'assaut avec une ardeur splendide et la foi la plus pure dans les destinées de la Patrie. Vous avez bousculé devant vous les armées ennemies, les chassant de la terre de France, dont le boche s'était vanté de faire une terre d'esclavage.
Soldats des 40e, 42e, 69e, 165e Divisions, je suis fier d'avoir commandé à des vaillants tels que vous.
Je salue respectueusement vos Drapeaux et vos Étendards, dont les plis glorieux diront à la postérité la vigueur de votre âme.
Vive la Patrie !

Signé : Le Général PASSAGA, Commandant le 32e C.A.

Le 129e quitte le pays de la Sarre le 15 janvier, et, descendant toute la vallée de cette rivière, rejoint dans la région de Sarrebourg-Phalsbourg la 6e Division.
Mais le 3e C.A., désigné pour faire l'occupation du Palatinat, commence déjà son mouvement, la 5e Division se reforme dans la région de Bad-Durkeim.
Le Régiment, par étapes, traverse la région montagneuse du Haardt et, détaché de la 5e Division, vient cantonner à Landau. Assurant le service de la Place de Landau, de la garde du Q.G. du Général **GÉRARD**, commandant la 8e Armée, il demeure dans cette ville du 12 février au 22 mai 1919.
En fin de mai, en prévision de la signature du traité de Paix, les divisions d'occupation du Palatinat se resserrent sur le Rhin. Le 129e R.I., par étapes, atteint le Rhin à Ludwigshafen ; puis, relevant un régiment de la Division marocaine, monte la « Garde au Rhin », à Mannheim et Ludwigshafen, jusqu'à la signature de la Paix, le 29 juin 1919 ! Le soir du 27 juin, à 19 heures, les 129e était tout entier passé sur la rive droite du Rhin, aux portes de Mannheim, pour occuper cette ville et poursuivre son offensive dans le cas de reprise des hostilités. A 17 heures, la Paix était acceptée par les Boches, et le 129e revenait, toujours souriant, sur la rive gauche du Rhin, tenant toujours le pont de Ludwigshafen à Mannheim.

CONCLUSION

Maintenant, c'est la Victoire définitive, la fin glorieuse de la lutte épique, la punition de l'Allemagne agressive, vaincue.
Chez tous éclate la joie du triomphe, augmentée de la fierté d'avoir été parmi ses artisans. Délivrée du cauchemar qui pesait depuis 1914 sur les destinées humaines, la vie reprend une saveur nouvelle. Et quand on évoque toute la longue suite de luttes et de souffrances qu'il fallait endurer pour créer cette gloire, les plus pénibles souvenirs s'éclairent des rayons de l'apothéose de cette fin de guerre. La pensée se porte aussi vers ceux qui sont tombés à nos côtés, qui se sont sacrifiés pour que nous puissions, nous, cueillir les fruits de la Victoire et faire reprendre à notre Patrie sa place au premier rang des Nations commerçantes et

industrielles. C'est une nouvelle lutte qui commence. Déjà bon nombre de camarades démobilisés l'ont entamée courageusement…, comme celle qui vient de finir.
A la Gloire immortelle de la Patrie victorieuse s'ajoute l'énergique volonté d'une race nouvelle qui veut être la première dans l'œuvre de Paix, comme elle l'a été dans l'œuvre de guerre.
« En avant, donc, toujours, …. et avec le sourire ! »

AUX ARMÉES, le 26 juillet 1919.
Le Colonel Commandant le 129e R.I.,
Signé : WEILLER.

****

Ancestramil